

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1955.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

---

**ANNÉE 1955**

---



IMPRIMERIE R. SILLE  
21, avenue Maunoury - BLOIS

1956.



**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
**DU VENDOMOIS**



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1955

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale du 8 Mai 1955 .....	5
Assemblée générale du 18 Décembre 1955 .....	7
Admissions prononcées en 1955 .....	8
Compte financier de l'année 1955.....	9
Dons au Musée .....	10
Bibliographie .....	11
A propos du procès de Babeuf. Comment les accusés furent amenés de Paris à Vendôme ( <i>Suite et fin</i> ), par M. Rémy Fouquet .....	13
Le mobilier de la Trinité de Vendôme sous le premier Empire et la Restauration, par M. J.-E. Weelen .....	31
Sur un chapiteau de l'Eglise de la Trinité .....	43
Une découverte archéologique à Villeromain .....	45
Le Chevalier de Borthon, officier de la Grande Armée, par M. J. Arnould .....	47

GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS

21, avenue Maunoury

—

1956

— *L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».*

— *La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de 200 francs minimum, recouvrable au début du 1<sup>er</sup> trimestre.*

— *Compte de Chèques postaux de la Société : Orléans 665-33.*

— *Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).*

---

SOCIÉTÉ  
**ARCHEOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
**DU VENDOMMOIS**

---

94<sup>e</sup> ANNEE — 1955

---

269<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE — SEANCE PUBLIQUE DU 8 MAI 1955

*La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a tenu sa 269<sup>e</sup> Assemblée générale le dimanche 8 mai 1955, à l'Abbaye de la Trinité, foyer de la Croix-Rouge. Plus de soixante personnes avaient répondu à l'appel de notre Bureau.

M. Pinel, Sous-Préfet de Vendôme, M. Yvon, Maire de Vendôme, M. l'archiprêtre Delort, et nombre de notabilités de la ville figuraient au premier rang de l'assistance.

En ouvrant la séance, M. le chanoine Gaulandau, président sortant, remercie les autorités et toutes les personnes présentes, puis il trace un rapide bilan de l'activité de la Société pendant les trois années au cours desquelles il a exercé la présidence. La tâche commencée par ses devanciers s'est poursuivie sous son impulsion avec un réel succès : communications d'une réelle valeur, publication d'un excellent *Bulletin*, augmentation constante du nombre des adhérents.

La Société n'a jamais cessé de s'intéresser au Musée de Vendôme, qu'elle a fondé il y a près d'un siècle et que les érudits tiennent en particulière estime.

M. Gaulandau rend hommage à la mémoire de nos collègues décédés récemment : MM. Edouard Valin, Charles Portel, le Baron Portalis, le Dr Martial. Il souligne



l'utilité de la Société, centre vivant de recherche et de collaboration ouvert à tous. Puis en termes choisis, il transmet ses fonctions à M. Rémy Fouquet qui fut son prédécesseur de 1949 à 1951 et qui est devenu président pour la seconde fois.

M. Rémy Fouquet remercie à son tour les personnalités présentes, et il rappelle les mérites de tous ceux qui ont dirigé notre Compagnie. Il souligne les titres brillants de M. le Chanoine Gauldeau et de ses principaux collaborateurs ; et il insiste tout spécialement sur le haut intérêt et la qualité de notre Musée, réorganisé aujourd'hui d'une façon parfaite.

M. Fouquet fait justice au passage des incompréhensions dont la Société peut faire l'objet. Notre Compagnie demeure un foyer « vieille France » où, dans un climat d'union, il nous est possible d'oublier pour un temps les lourds soucis du siècle. Le Président croit devoir rappeler nos richesses en matière de Préhistoire. Il y a là un trésor inestimable qui, croit-il, n'est pas assez connu.

Après avoir signalé à l'Assemblée les mérites de M. J.-E. Weelen, lauréat de l'Académie Française et de M. le Président Turquet de Beauregard, qui vont nous faire deux causeries fort attachantes, M. Rémy Fouquet termine en affirmant sa confiance dans l'avenir.

M. Louis Renard rend compte du résultat favorable de sa démarche auprès de la *Ligue urbaine et rurale*, en vue de la conservation du site de l'église et du cimetière d'Areines.

Le compte financier de l'exercice 1954, présenté par le trésorier M. Chrétien, est unanimement approuvé, ce compte accusant une situation très saine.

On apprend ensuite que, grâce aux adhésions nouvelles, particulièrement nombreuses, enregistrées ces temps derniers, le chiffre de 300 inscrits se trouve aujourd'hui dépassé.

Deux communications ont ensuite été présentées.

M. J.-E. Weelen étudie le mobilier de la Trinité de Vendôme sous l'Empire, d'après un Inventaire manuscrit dont il donne un aperçu fort détaillé.

Nous publions dans le présent *Bulletin* cette intéressante étude.

Enfin, M. le Président Turquet de Beauregard fait revivre de façon originale et très vivante la figure de Saint Yves, official de Tréguier au XIII<sup>e</sup> siècle, étudiant en droit romain à Paris et à Orléans, puis avocat devant la juridiction d'appel de l'archidiocèse de Tours.

---

270<sup>e</sup> ASSEMBLEE GENERALE — SEANCE PUBLIQUE DU 18 DECEMBRE 1955

*La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a tenu sa 270<sup>e</sup> Assemblée générale le dimanche 18 décembre 1955, à l'Abbaye de la Trinité, foyer de la Croix-Rouge. Une assistance nombreuse et choisie était venue de Vendôme et des environs, et même du Mans, de Tours et de Paris, témoigner de la vitalité de notre vieille Compagnie et de l'intérêt toujours croissant qu'elle suscite.

En ouvrant la séance, M. Rémy Fouquet donne les noms des personnalités excusées : M. Jean Pinel, Sous-Préfet ; M. Yvon, Maire de Vendôme ; M. le Vicaire général Delort ; et nombre de nos amis, éloignés pour des causes diverses.

Après un hommage à la mémoire de nos collègues défunts, MM. Maurice Hamar et Jouanneau, le Président, dans un rapport très complet, retrace la vie de la Société depuis la dernière Assemblée générale : découverte et exploration d'un souterrain-refuge à Villeromain, travaux de restauration et de consolidation du cénotaphe de Ronsard à l'Isle Verte, projet de remise en état de la Fontaine Bellerie.

M. Rémy Fouquet signale à l'Assemblée deux dons fort appréciés faits récemment à notre Bibliothèque : le remarquable discours, consacré aux « belles amies de Ronsard » prononcé par M. le Substitut Général Pellissier, lors de la rentrée solennelle de septembre 1954 de la Cour d'Appel d'Orléans ; et les études faites par notre confrère M. Edouard Martellière, ancien Président du *Comité Rochambeau*, sur trois hommes illustres du Vendômois : Hildebert de Lavardin ; le poète Mathieu de Vendôme ; et le Maréchal de Rochambeau au cours de la guerre de l'Indépendance américaine, d'après les souvenirs du Comte de Fersen, son aide de camp.

Le Président rappelle que plusieurs rues de Vendôme viennent de recevoir des noms nouveaux, certains de ces noms évoquant d'une façon heureuse d'importants souvenirs vendômois : rue Marie-de-Luxembourg, rues de la Chappe, du Château, du Bon-Roi-Henri ; et il exprime le vœu d'y voir ajouter dans un avenir prochain des noms tels que ceux de l'humaniste Florent Chrestien, qui enseigna le rudiment à Henri de Navarre et qui passe pour être l'auteur principal de la *Satire Ménippée*, ou de Bellanger de Lespinay, qui donna les Comptoirs de l'Inde à la France.

M. Rémy Fouquet termine son allocution en exprimant les félicitations de la Société à notre Bibliothécaire M. Philippe Poulteau qui vient d'être promu officier de l'Instruction publique.

M. Legent, Secrétaire de la Société, donne lecture d'une liste impressionnante d'adhérents nouveaux. Et M. Chrétien, Trésorier, présente le projet de budget de 1956, qui est adopté à l'unanimité.

M. Maurice Sergent rend compte du classement des importantes archives de notre regretté collègue M. Clément.

M. Arnould, Directeur d'Ecole à Sargé-sur-Braye, présente une communication du plus haut intérêt, que nous sommes heureux de publier : Lettres inédites d'un frère à sa sœur, écrites par un brillant officier de la Grande Armée, le Chevalier de Borthon, du Fief-Corbin, qui devait trouver une mort glorieuse devant Dresde, en octobre 1810.

M. Rémy Fouquet donne lecture, en l'appuyant de quelques commentaires, d'un texte curieux, le discours prononcé par M. Ollivier, prêtre de l'Oratoire, Supérieur de l'Ecole Royale Militaire et du Collège Royal de Vendôme, le 31 Mai 1790, lors de la bénédiction des drapeaux de la Garde Nationale. Cette lecture est l'occasion d'une intéressante discussion qui permet à plusieurs membres de l'assemblée de présenter des observations fort pertinentes.

Enfin, M. J.-E. Weelen signale une étude fort instructive de M. Pierrot sur « *La véritable Eugénie Grandet* ».

Entre temps, il a été procédé, conformément aux statuts, à l'élection ou à la réélection de quatre membres du Bureau : MM. Poulteau, Bibliothécaire de la Société (rééligible), J.-E. Weelen, le Dr Dattin et Norbert Dufourcq ont été élus à l'unanimité.

---

#### ADMISSIONS PRONONCÉES EN 1955

---

MM. Maurice Bellande, 11, rue Hégésippe-Moreau, Paris-18<sup>e</sup> ;  
Beurland, agent à la Faculté de Médecine, 33, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup> ;  
Henri Breton, maître-tailleur à Savigny-sur-Braye, Loir-et-Cher ;  
Jacques Breton, maître-tailleur à Savigny-sur-Braye, Loir-et-Cher ;  
Roger Brègre, 25, avenue Michelet, à Saint-Ouen (Seine) ;  
Albert Boyer, à Huismes (Indre-et-Loire) ;  
Eugène Canivet, artiste peintre, 47, avenue Michel-Bégon, Paris-12<sup>e</sup> ;  
André Chavigny, entrepreneur de transport, à Thoré-la-Rochette, Loir-et-Cher ;  
Cousin, pharmacien, à Montoire-sur-le-Loir, Loir-et-Cher ;  
Chesneau, intendant du Lycée Ronsard, Vendôme ;  
Pétrus Dursap, ancien directeur d'école, adjoint au Maire, 150, faubourg Chartrain, Vendôme ;  
Bernard Destribat, Grande Rue, à Savigny-sur-Braye, Loir-et-Cher ;  
Jean Garillon, imprimeur, place de la République, Vendôme ;  
Mme Lallier, institutrice, à Montoire-sur-le-Loir, Loir-et-Cher ;  
MM. Larousse, directeur de l'usine à gaz, Montoire-sur-le-Loir ;  
Robert Leduc, expert-comptable, 33, rue du Colombier, Orléans ;

MM. Mottron-Frain, courtier en vins, à Thoré-la-Rochette, Loir-et-Cher ;  
Pauthier, censeur du Lycée Ronsard, Vendôme ;  
E. Renevier, Vallée du Ruan, à Trôo, Loir-et-Cher ;  
Rigolet, instituteur, à Ternay, Loir-et-Cher ;  
Soulaigre, instituteur, aux Hayes, par Ternay, Loir-et-Cher.

## COMPTE FINANCIER

(ANNÉE 1955)

### RECETTES :

Cotisations . . . . .	34.600	»
Dons . . . . .	200	»
Ventes d'ouvrages . . . . .	6.350	»
Vente de cliché (chèque bancaire) . . . . .	6.000	»
Intérêts C. E. . . . .	636	»
Total : . . . . .	47.786	»

### DÉPENSES :

Impression Bulletin . . . . .	56.930	»
Frais de bureau . . . . .	8.595	»
Abonnements à publications . . . . .	3.800	»
Divers . . . . .	5.500	»
Total : . . . . .	74.825	»

### BALANCE :

Dépenses . . . . .	74.825	»
Recettes . . . . .	47.786	»
EXCÉDENT DE DÉPENSES . . . . .	27.039	»
Reliquat de l'exercice précédent . . . . .	66.575	»
Avoir de la Société au 31-12-1955 . . . . .	39.536	»
se décomposant comme suit :		
Avoir au C. C. P. . . . .	38.318	»
Livret de C. E. . . . .	1.218	»
Total : . . . . .	39.536	»

Le Trésorier :  
B. CHRETIEN.

## MUSÉE

---

*Objets entrés au Musée depuis la parution du bulletin de 1954*

---

— De M. Edouard Martellière : Trois vases et une clé d'époque gallo-romaine, provenant des fouilles d'Areines.

— De M. Dautresme, exécuteur testamentaire de feu le Dr Martial : Un dessin à la plume et deux toiles : un sous-bois ; le portrait du Dr Martial.

— De M. le Colonel Foussard : Dessins du Temple de Villavard et du dolmen de Haute-Bretagne.

— De M. Delisle, président honoraire : Une gravure ancienne.

Notre collection folklorique s'est encore enrichie de nombreux objets fort curieux :

— De M. Marceau Vaudor, à La Fosse, un broyeur à chanvre.

— De M. Marcel Colin, à Thoré et de M. Coñin-Colin, une paire de « rouelles » de bois et un avant-train dit « ferciau ».

— De M. Gobet, un hachepaille et divers objets.

Citons encore parmi les donateurs : M. Maurice Bellande et Madame Motteron (coiffes anciennes). M. André Remay, M. Rousseau, la Communauté du Saint-Cœur, M. Creuzé, M. Dahuron, (une « biale »), M. Hiault, M. Biguet, M<sup>e</sup> Genty, notaire à Villiers, M. Couder, Madame Louis Renard (ensemble de bonnets) et M. Mauboussin, à Lancé.

La Société des Vétérans des Armées de Terre et de Mer nous a priés de recevoir en dépôt le drapeau de la section de Vendôme. Nous considérons que c'est un honneur pour le Musée.

Nous prions les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

H. G.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque  
du 1er janvier au 31 décembre 1955

### I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

— De notre président, M. Rémy FOUQUET, Paul Laumonier, *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1911.

— De M. le chanoine GAULANDEAU : *Marie-Antoinette, archiduchesse, dauphine et reine* ; catalogue de l'exposition organisée au château de Versailles du 16 mai au 2 novembre 1955. Sous le n° 736 est décrite la harpe aux armes de Marie-Antoinette, par Nardemann, donnée par Mme Elisabeth à sa filleule, Mlle de Cambis, et qui orne maintenant le musée de Vendôme. (Voir au sujet de cette harpe les bulletins de notre Société, année 1904, p. 172 et années 1939-1948, p. 9).

— De l'auteur, notre confrère M. l'abbé André NOUEL, *Une remarquable collection préhistorique de Beauce, la collection de M. Noury, de Gaubert (commune de Guillonville (E.-et-L.))*, extrait du bulletin n° 9-10, 1954, de la Société Préhistorique Française.

— Du même, *Carte de la région de la Loire Moyenne à l'époque gallo-romaine*, supplément ronéotypé n° XXI annexé au bulletin n° 107 des Naturalistes Orléanais.

— De l'auteur, M. Jean DUTACQ, *Autour d'une statue de Saint-Pierre à la Trinité de Vendôme*, extrait de notre Bulletin.

*Remerciements sincères aux donateurs.*

### II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— Actes du soixante-dix-neuvième *Congrès des Sociétés Savantes*, tenu à Alger en 1954.

### III. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES — ÉCHANGES

#### 1) France

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Comptes-rendus année 1954.

— *Académie des Sciences*. Comptes-rendus hebdomadaires.

— *Société Nationale des Antiquaires de France*, bulletins de 1941 à 1952-53, mémoires T. XXXII. Dans le bulletin des années 1943-44, p. 270, communication de M. Maurice Lotte sur la mise à jour de deux chapiteaux remployés comme corbeaux à l'église de la Trinité de Vendôme et dégagés par lui lors de la réparation, en 1937, de la flèche en charpente de la croisée du transept. L'un d'eux est reproduit en hors-texte (planche IX) (1).

— *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, 4<sup>e</sup> série, vol. XX.

---

(1) Voir plus loin page 43.

- *Société de Borda* (Dax). 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> tr. 1954, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tr. 1955 (le 2<sup>e</sup> tr. 1954 manque).
- *Revue de l'Académie du Centre* (Châteauroux), 1954.
- *Les Amis du Vieux Chinon*. T.V. n° 9, 1954-55.
- *Congrès archéologique de France*. CXI<sup>e</sup> session (en 1953), Orne.
- *L'Eduen*, n° 30.
- *Société historique de Lagny*. Bulletin ronéotypé n° 1.
- *Société archéologique et historique du Limousin*. T. LXXXVI.
- *Revue Mabillon*. N°s 178 à 181. Dans le n° 179, p. 46, état des revenus temporels de la Congrégation de Saint-Maur en 1766. Y figurent en particulier ceux de l'abbaye de Vendôme.
- *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 89.
- *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, n° 228.
- *Société historique et archéologique de l'Orléanais*, bulletins ronéotypés n° 29 à 34. Dans le n° 31, communication d'un extrait de lettre de Saint François de Sales, en date du 7 juin 1622 au sujet d'une interprétation sur la Sainte-Larme non conforme à la tradition vendômoise. Cet extrait a déjà paru dans notre bulletin de 1873, p. 175 (*Voyage à la Sainte-Larme de Vendôme*, par A. de Rochambeau). Dans le n° 34, rectification et compléments à l'étude de Mme et M. J.-P. Derel parue dans notre bulletin de 1954 sur le *château de Rougemont* et l'architecture en briques et pierres dans la région de la Loire.
- Bulletin T XXV, n° 244, p. 65 à 146.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1954, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> tr., 1955, 1<sup>er</sup> tr.
- *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3<sup>e</sup> série TXV.
- *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, années 1953-54, 2<sup>e</sup> fascicule.
- *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 104.
- *Société archéologique de Touraine*. T XXXI, années 1953 et 1954.

## 2) *Etranger*

- *Smithsonian Institution*, (Washington). Annual report of the U. S. National Museum, 1954.

## IV. — ABONNEMENTS — ACQUISITIONS

- *Bulletin Monumental*, T CXII, 1954, 4<sup>e</sup> fascicule. *L'Eglise St-Martin de Lunay et ses peintures murales*, par notre collègue Mlle S. Trocmé (tirage à part en vente chez l'auteur, 7, rue Renarderie, Vendôme). T CXIII année 1955 complète, p. 37. Dr R. Ranjard, *A propos du déambulatoire de l'église de Saint-Cosme*.
- *Société Préhistorique Française*, 1954, n°s 8 à 11-12 ; 1955, n°s 1-2 à 7.
- *Chercheurs et curieux*, mensuel, année 1955 complète.
- Norbert Dufourcq, *Une demeure historique du Vendômois, Le château de Ponce-sur-Loir*, tirage à part de notre bulletin, enrichi de nombreuses illustrations.

Ph. POULTEAU.



## A PROPOS DU PROCÈS DE BABEUF

*Comment les accusés furent amenés*

*de Paris à Vendôme (1)*

— Rémy FOUQUET —

—:—

(Suite)

Nous voyons par cette tirade que Charles Germain était vraiment un habile avocat et qu'il faisait figure d'un véritable chef parmi les disciples et les compagnons de Babeuf.

« Nous ne partons pas en effet cette nuit », poursuit le texte du fougueux tribun. « Le lendemain, les patriotes, nos voisins, ne sont pas peu agréablement surpris de nous entendre, comme de coutume, célébrer par nos civiques chansons le retour du soleil. Nos amis, nos parents, sont en foule aux portes du Temple, ravis de pouvoir encore pendant toute une journée nous prodiguer leurs soins et les expressions du plus vif, du plus sincère attachement. Tendres épouses, enfants chéris, se groupent autour du portier et des gardiens. Billets consolateurs, charmants hiéroglyphes, baisers confiés au vent, tout est activement mis en œuvre. Il semble que l'amour et l'amitié, pressés par le moment extrême, se surpassent à se manifester. Le jour baisse, nous avons encore l'œil cloué sur l'heureuse croisée, nous distinguons encore quelques objets. — *C'est ma femme ! — C'est mon fils ! — C'est ma sœur ! — C'est mon frère ! C'est une bonne amie ! — C'est mon plus cher ami !* Hélas ! nous regardons encore, et la nuit est close ! Notre vue incertaine croit la percer et démêler quelque

---

(1) Voir le *Bulletin* de 1954, page 42.



chose à travers ses ombres épaisses ! Délicieuse jouissance, agréable illusion d'un esprit fortement agité !

Il est minuit. Une cavalerie nombreuse occupe les deux cours. Nous entendons le bruyement sourd des armes et surtout des longs sabres qu'une horde d'« épaulettiers » traînent avec affectation sur le pavé.

« *C'est l'heure du départ !* » nous écriâmes-nous. Et d'entonner avec une franche allégresse : « *Allons, enfants de la Patrie, le jour de gloire est arrivé !* »

Il est une heure. Nos verrous sont encore muets, comme s'ils n'osaient troubler la majesté de nos chants.

Enfin, voilà deux heures. Cinquante gardes, baïonnettes en avant, deux administrateurs du Bureau Central, en costume de grande cérémonie, une bande d'inspecteurs, d'agents, de valets de la police, de sicaires à bâtons, à épées, à plumets ; et dans cet imposant cortège notre Général de la veille, éclatant comme Mercure au centre de ses satellites, se précipitent sur nous. On nous cerne, on nous parque, on nous entoure d'une haie de fer. Un chien hargneux compte le troupeau, on fait descendre les victimes l'une après l'autre à la loge, vulgairement appelée Greffe.

Qu'on se figure une vaste chambre contenant deux cents personnes environ, se foulant, s'écrasant de leur poids respectif et laissant au milieu un vide capable de contenir à peine cinq individus. A droite, c'est l'Etat-Major Général de l'armée de l'Intérieur, décoré des symboles de sa « formidabilité ». Le chef Duvigneau, le commandant de la place Chaney, personnages famés dans les annales post-vendémiaiennes et dans l'illustre calendrier des magnifiques, des immortels champions, se font remarquer par la mâle fierté de leurs ports. A gauche, Dassonville, Limodin, Bréon, Cousin, indignés, courroucés de ce que le départ de quelques terroristes leur enlève une partie d'une nuit de crapule et de débauche. Ils pressent de la voix et du geste notre retraite, afin de se rendre à la Banque quelques minutes plus tôt. A leurs côtés s'est amoncelée la boue infecte de la société, revêtue du sobriquet de « mouchards ». Vis-à-vis, des Gendarmes, des Dragons, des Chasseurs confondus pêle-mêle, semblent tout stupéfaits d'un tel appareil. A leur tête est le sieur Pesnant, commandant de l'escorte, dont

le regard furieux lance sur nous des traits annonciateurs de son détestable caractère. Qu'on se figure, disons-nous, ce coup d'œil — c'est celui qu'offrait le Greffe lorsque nous y parûmes.

L'officieux émissaire de Bénézech fait l'appel. Le premier de nous indiqué se présente dans l'escorte étroitement tenu par quatre alguazils. Chaque pièce de son habillement, de son paquet, est scrupuleusement fouillée. Un morceau de pain est découpé, visité, on sonde coutures, plis, ourlets, cheveux, oreilles.

Combien vous étiez magnanimes, combien vous vous êtes rendus mémorables dans cette illustre expédition, Généraux, Officiers supérieurs, Etat-Major de l'armée de l'Intérieur ! Fuyez, disparaïssez, vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus, des Pyrénées ! et vous aussi dont la sublime ardeur, l'intrépide fermeté ont aplani l'âpre sommet des Alpes et arboré jusqu'au-delà de Mantoue le drapeau tricolore ! Cessez, cessez d'offrir à nos regards vos admirables travaux, vos éminents exploits ! Les chefs de l'armée de l'Intérieur ont des droits bien plus certains, des titres bien plus puissants à l'admiration, à la reconnaissance publique. Quelle somme de gloire ! Quelle charge de lauriers ! Avec quel saint enthousiasme, avec quelle noble énergie, avec quelle fière audace, avec quel merveilleux sang-froid, avec quelle étonnante impassibilité Chaney, Duvigneau et leurs preux aides-de-camp assiègent une poche, démantèlent un gousset, battent en brèche une doublure de manche, escaladent une cravate, un col de chemise ! Comme, poursuivant le cours de leurs brillants succès, ils fondent sur l'ennemi, lui enlèvent son artillerie, ses munitions, s'emparent de ses arsenaux (1), occupent tous les points ! Peut-être croira-t-on que c'est sur un seul ennemi qu'ils ont signalé la vigueur de leurs bras ? Ce serait en concevoir une faible idée ! Dix-sept ennemis ont tour-à-tour osé paraître — et dix-sept ennemis ont été vaincus, désarmés, humiliés, ployés sous le joug ! O vous qui vous plaignez de ne pouvoir assez expressivement célébrer la République triomphante de quatorze Rois ligués contre elle, comment prétendez-vous trans-

---

(1) Ces importantes captures consistent en un briquet, deux pierres à feu et une pipe garnie en cuivre.

mettre à la postérité le récit incroyable d'un tel héroïsme ?

Généreux guerriers, la trompette de l'Histoire pourra-t-elle faire résonner dignement aux siècles futurs vos honorables noms ? Quelle action ! Quel triomphe ! Sous quels auspices flatteurs se termine votre belliqueuse carrière et s'ouvre pour vous le sein d'un repos bien mérité ! (1).

Et vous, Dassonville, Brion, Cousin, Limodin, devons-nous passer sous silence le zèle, le courage que vous avez aussi manifesté dans cette périlleuse occurrence ? Qui a pu ne pas être émerveillé de la rare sagacité de vos vues, de la profonde sagesse de vos conseils, de votre infinie prudence ? Comme elle demeure confondue, comme elle est atterrée, l'imposture qui ne vous prétendait valeureux qu'au combat des ruelles, au choc des bouteilles ! Recevez pareillement le sincère hommage d'une respectueuse admiration !

\*\*

« Le boute-selle, il faut partir. Des hommes de la police s'attachent à nos membres, nous enlèvent et en un clin-d'œil, nous déposent dans deux chariots ornés d'énormes barreaux de fer, clôturés de guichets épais, de verrous. Vrais cachots ambulants. L'un, c'était le premier dans l'ordre de la marche, renfermait les huit réputés hauts coupables, savoir : G. Babeuf, Buonarotti, Ch. Germain, Darthé, Didier, Massard, Moroy et Cazin. De plus, un individu en uniforme national et dont la fonction paraissait être de conserver note et souvenir des propos, gestes et soupirs des reclus. L'autre, qui suivait à une distance de vingt pas, était occupé par les cinq citoyennes Sophie Lapierre, Adélaïde Lambert, Breton, Moussard et Martin, et les quatre citoyens Duplay père et fils, Coulon et Pottegoux. Ils avaient aussi la compagnie d'un surveillant (2).

---

(1) L'Etat-Major de l'Armée de l'Intérieur sera licencié le 1<sup>er</sup> Vendémiaire de l'an V de la République, d'après un arrêté du Directoire de 8 Thermidor an IV.

(2) Nous devons l'aveu que ce citoyen et son collègue du premier chariot se sont conduits avec toute l'humanité désirable. Nous regrettons de n'avoir pas leurs noms, nous les publierions avec plaisir.

« Nous étions sous la grande porte du Temple. Penserait-on que Dassonville eut l'effronterie audace de nous faire ses adieux et nous présenter la main ? L'infâme ! il a bu sa honte, elle transpire par chacun de ses pores.

Notre escorte était fort nombreuse. En sortant du Temple nous admirâmes avec quel ordre, quelle adresse, quelle singularité des cordons de troupe à pied et à cheval étaient disposés çà et là. Il y avait à l'embouchure de chaque rue une peloton de cavalerie légère qui, dès que les chariots l'avaient dépassé, filait au grand galop et allait se ranger sur un autre point, répétant ainsi ses marches, ses mouvements tout le long du boulevard, depuis le faubourg du Temple jusqu'à la place de la Concorde. Nous remarquâmes encore, dans cette manière de multiplier, de centupler pour ainsi dire l'appareil de ses forces, le doigt ingénieux du sieur Chaney. Qui ignore quelle réputation s'est jadis faite ce grand homme par le déploiement à tant par heure de ses talents en tactique sur les divers champs de bataille du grand Opéra ?

« A la place de la Concorde, 400 hommes de Cavalerie et 1.200 d'Infanterie étaient en station pour protéger notre passage. Là, l'Etat-Major Général salua le sieur Pesnant et se détacha de nous. Nous entrons dans l'avenue Chaillot ». (1).

\*\*

Germain signale ensuite que, tant que le convoi se trouva dans l'intérieur de Paris, le silence régna parmi les accusés. Mais que leur gaieté et leur bonne humeur se manifestèrent avec l'aurore, qui coïncidait avec la sortie de la grande ville. « Nous déployâmes nos gosiers, écrit-il, et nous fîmes retentir l'air d'hymnes patriotiques ». Puis, après les chants patriotiques, ce furent des couplets moins sérieux, la jeunesse et la gaieté voulant avoir leur tour. « *Ils chantent, mais ils ne savent pas ce qui les attend !* déclare à haute voix le sieur Pesnant, chef de l'escorte, ce compliment étant accompagné « de regards assassins », tandis que les Dragons et les Chasseurs marquaient leur sympathie aux accusés, leur disant tout bas « *Courage, frères, courage ! Nous connaissons votre affaire, ce ne sera rien. Chantez. Chan-*

---

(1) C'est-à-dire les Champs-Élysées.

*tez fort ! Nous ferions bien chorus avec vous sans ce coquin qui nous commande et qui sort nous ne savons d'où, peut-être de chez le grand Turc ! »* Et Germain explique qu'aux yeux de tous ces militaires qui lui témoignaient leur sympathie, Pesnant faisait figure d'imposteur et était soupçonné « d'être un agent de la Police Bénézech qu'on avait affublé d'une redingotte et d'épaulettes d'Adjudant-Général ».

De leur côté, les gendarmes, plus circonspects, n'applaudissaient que d'un léger sourire. Tandis que Pesnant menaçait de prison les dragons et les cavaliers qui se tenaient trop près des deux chariots.

La traversée de Versailles donna lieu à une manœuvre comparable à celle du premier défilé dans Paris, et même à l'apparition de troupes de renfort. « Précieuse, intéressante science que celle des positions militaires écrit Germain. Et il ajoute « Chaney en revaudrait bien à Frontin sur cet article », Frontin étant l'auteur d'un ouvrage estimable sur les ruses de guerre ! Peu de curieux sur le passage du convoi, les rares témoins paraissaient d'ailleurs quelque peu effrayés au spectacle « d'une aussi formidable procession ». (Je cite toujours l'auteur). Et Germain ajoute que « le sieur Pesnant les repoussait avec barbarie », ne leur ménageant nullement « l'épithète de canaille ».

Tout le monde était fatigué, les accusés et leur escorte, et tous souhaitaient une halte à Versailles. Mais le sieur Pesnant opposa un refus impératif.

« Versailles, écrit le narrateur, offrait le spectacle d'une ville conquise où le vainqueur, drapeau flottant, tambour battant, flamberge au vent, fait défiler au milieu de ses rangs le vaincu consterné. Le sieur Pesnant, à la face blême et avalée, figurait on ne peut mieux le héros d'une semblable retraite. Sa troupe jetait sur lui des regards inquiets et mécontents, comme pour l'accuser de son désarroi. Le train sinistre des chariots, le temps très sombre, tout donnait au cortège une teinte sinistre et ignominieuse ».

Versailles était désert, et les accusés, exténués, ne pouvaient plus faire entendre leurs chants habituels. Ils s'expliquaient difficilement l'indifférence et le défaut de curiosité de la population, alors que depuis trois mois, sans relâche, les échos de tous les carre-

fours ne cessaient de répéter leurs noms et de signaler sur le procès mille particularités étonnantes.

Une partie de l'escorte venue de Paris abandonna le convoi à la sortie de Versailles et fut remplacée par 30 gendarmes de Seine-et-Oise.

Le voyage devient de plus en plus pénible. Deux citoyennes, incommodées, éprouvant un besoin urgent de s'arrêter un instant, tendent vers Pesnant leurs mains suppliantes, le conjurent de faire suspendre la marche pendant quelques minutes. Mais en guise de réponse, elles ne reçoivent que des injures. L'un des accusés, lui-même très incommodé, et au comble de l'exaltation, s'adresse alors au surveillant du premier chariot et le prie de notifier à Pesnant que s'il ne fait pas ouvrir le guichet, il se charge, lui, de l'abattre et de ses débris, au risque d'être mis à mort, « de fracasser la tête de ce monstre ». Cette menace produit son effet, et la halte est enfin commandée, au moment où le plaignant allait réaliser son projet.

Germain nous donne alors la relation d'une scène pénible. Le malheureux malade, entouré d'un triple rang de gendarmes, est obligé de se soulager en public, sous les railleries et les outrages de Pesnant. Mais cette rigueur et cette cruauté s'aggravent d'une nouvelle scène « d'une monstrueuse immoralité ». Une citoyenne est arrachée du chariot et traînée au même lieu que le premier malade, et elle doit subir les plus basses et les plus brutales plaisanteries du sieur Pesnant. « Un être faible, malheureux, opprimé, endurant une gêne extrême » subit des injures et des outrages « d'une dégoutante obscénité ». Protestations et murmures des accusés, encouragés par des soldats de l'escorte qui ne peuvent retenir leurs larmes. Et cette sympathie de la troupe est l'occasion pour le narrateur d'une nouvelle tirade enflammée dans laquelle il ne manque pas de stigmatiser les perfides accusateurs qui ont égaré l'opinion en représentant comme des monstres et comme des ennemis de la République les meilleurs défenseurs de la Liberté.

La marche reprend. Après avoir vu leur compagne subir une pareille injure, les autres citoyennes préférèrent la souffrance à l'humiliation que le sieur Pesnant s'appropriait à leur administrer. Mais les ordres du chef



de l'escorte sont maintenant accueillis avec hostilité par ses propres troupes, indignées par cette scène révoltante.

On arrive enfin à Trappes, lieu prévu pour le repos de midi. Pesnant multiplie les précautions pour faire descendre les accusés et pour les introduire dans une salle basse, très étroite, très obscure, très fortement grillée. Une table était dressée avec 17 couverts. On exige le silence... On sert à Babeuf et à ses compagnons un repas grossier : quelques écuelles d'eau chaude avec du pain « qu'on honore du titre de bouillon et de soupe. Quelques morceaux de viande mal cuite, sans apprêt, distribuée en deux plats, l'un noyé dans un bouillon jaunâtre porte le nom de bouilli, et l'autre s'appelle entrée. Vient le moment de boire : l'usage des gobelets, on ne sait pourquoi, est interdit. On passe de bouche en bouche une tasse remplie d'un breuvage qui n'a ni le goût ni la couleur du vin, bien qu'il en porte le nom. Germain fait observer qu'il ne songe pas à se plaindre de cette maigre chère. « Des Républicains français ne le cèdent point aux sobres Spartiates », mais il est obligé de constater que c'est de l'affectation, de la lésinerie !

« Cependant, ajoute-t-il, le sieur Pesnant se gobeageait en maître, et bientôt le choc des vases, le bris des flacons nous attestèrent son intempérance !

Ici se place un incident assez imprévu. Germain nous relate en effet que Pesnant voulut offrir un spectacle à la population. On ouvrit une fenêtre, et l'un des valets du chef d'escorte tenta de distraire et d'amuser le peuple en présentant à sa manière les principaux inculpés. Mais ceux-ci, d'une voix commune, entonnèrent l'*Hymne des Martyrs de Prairial*, et le peuple applaudit avec enthousiasme. Les accusés eurent même la satisfaction d'entendre des appréciations et des commentaires très favorables à leur cause. Si bien que Pesnant, fort déçu, donna l'ordre d'éloigner « cette populace » et de remettre les chariots en marche !

Le voyage continua en direction de Rambouillet. Pesnant, adoucissant sa voix, tenta de se montrer aimable et déclare à ses Prisonniers « qu'il est très hu-

main ». — « *Il faudrait nous le prouver* », répondent-ils d'une seule voix.

Les chariots arrivent à Rambouillet, où l'escorte s'augmente, du fait de l'arrivée de Chasseurs à cheval. Les accusés craignaient des témoignages d'hostilité, la ville de Rambouillet ayant la réputation d'être très attachée à l'ancienne monarchie. Mais en réalité la foule paraissait triste et anxieuse, et très calme.

Le citoyen Saint-Victor, officier invalide et septuagénaire, chargé de préparer le logement, s'était acquitté de sa mission d'une façon parfaite, avec un large souci d'humanité, et tout était disposé pour une bonne réception. « *Tout est en règle, Commandant, dit Saint-Victor, les vingt accusés qui ont passé avant-hier ont logé ici, et tout s'est bien passé, leur conduite a été parfaite.*

— *Eh bien, répondit Pesnant, ceux qui me sont confiés n'y logeront pas.*

— *Mais pourquoi ?*

— *C'est que je suis le maître. Ce qui est essentiel, c'est de poser des grilles et des verrous, et non pas des lits et des tables.*

— *Mais on peut tripler, décupler le nombre des gardes. Voyez comme les accusés sont brisés et harassés !*

— *J'ai mes raisons, qui sont meilleures et plus puissantes que les vôtres ».*

Et comme un membre de la municipalité se trouvait là : *Où est la prison ?* lui demanda le sieur Pesnant. *Faites-nous y conduire.*

Pesnant fait alors charger les armes et donne l'ordre de tirer sur le premier qui osera broncher.

Les malheureux accusés sont alors jetés dans un local exigü, occupé surtout par un lit de sangle chargé d'une paille infecte, d'un véritable fumier sur lequel ont couché déjà plus de 2.000 prisonniers de passage, fiévreux et atteints de maladies contagieuses. Cachot obscur, manquant d'air et où le soleil ne pénètre jamais.

Le geôlier refuse, même contre paiement, de mettre un matelas à la disposition d'un malade. L'Administration municipale ne saurait, de son côté, intervenir et faire échec à la volonté toute-puissante du « Commandant » Pesnant, lequel s'oppose à la remise d'un peu de fraîcheur, et même à l'aération du cachot par l'ou-



verture d'un soupirail. Ce fut une nuit atroce, à tel point que Germain n'ose décrire les souffrances qu'il connut avec ses compagnons « dans cet abominable séjour ! ».

A 6 heures du matin, les gendarmes donnent l'ordre de partir. Mais les accusés demandent avec insistance la visite du « Commandant ». Après avoir fait des difficultés, Pesnant finit par se présenter et par pénétrer dans le cachot, où règne une odeur répugnante. On lui montre le malade gisant sur le pavé, et extrêmement déprimé ; la paille pourrie du lit de camp ; le souper corrompu par une multitude de parasites et d'insectes ; les baquets pestilentiels. Mais loin de témoigner quelque pitié, Pesnant ne manifeste qu'une vive irritation : « *C'est là tout ce que vous aviez à me dire ? C'était bien la peine de me déranger ! Allons, qu'on les mène au chariot !...* » Les accusés, avec l'aide de deux gendarmes, enlèvent leur moribond, et le convoi s'éloigne de Rambouillet.

« Au sortir de la ville, écrit Germain, des Chasseurs nous apprennent qu'il venait de se passer une scène très animée entre Saint-Victor, quelques officiers et le sieur Pesnant ; que ce dernier y avait été fort maltraité ; que grâce à sa lâcheté, l'incident paraissait apaisé. Ils nous invitèrent à prendre courage, en nous assurant que nous n'aurions plus à souffrir le reste de la route ».

\*  
\*\*

Effectivement, un changement profond peut être constaté, dès le dîner, à Maintenon. (Le dîner, c'est-à-dire le repas de midi). Les accusés sont déposés dans une église qu'ils ont la faculté de parcourir. La nourriture est saine et suffisante. Visite de Saint-Victor qui distribue aux « conspirateurs » du tabac et de l'eau-de-vie ; qui leur fait connaître que son souci d'humanité a été mis en échec à Trappes et à Rambouillet ; mais qu'il a enfin obtenu gain de cause et que tout se passera bien dorénavant.

Naturellement les accusés sont très sensibles à ce témoignage de charité, et ils remercient Saint-Victor.

Le sieur Pesnant, témoin de ces épanchements, veut en avoir sa part, et il expose qu'il avait l'obligation

d'être sévère dans le voisinage de Paris ; mais qu'avec l'éloignement il est permis d'être moins rigide. Ici se place un incident curieux : une grande et belle dame, ombragée de colifichets, a pu approcher des prisonniers et paraît leur témoigner sa sympathie. Pesnant la fait sortir sous la conduite des gendarmes et il ordonne que la porte soit fermée à tout le monde. Il ne faut pas, déclare-t-il, « *que par une sottise curiosité, on vienne ici troubler nos prisonniers* ».

Le narrateur signale, dans un renvoi spécial, qu'après la rédaction de ses notes, il a appris que, le sieur Pesnant ayant su que plusieurs femmes de détenus étaient déjà parvenues à Maintenon, les avait fait éloigner, afin de les empêcher de communiquer avec leurs maris et de suivre les chariots. Et Germain ajoute : « Nous laissâmes à Maintenon le peuple très attendri sur notre sort ».

\*  
\*\*

Très bon accueil à Chartres, et nous n'y insistons pas. Ce fut vraiment idyllique, ou presque. Chambre très convenable, très aérée, avec de bons lits. Excellent souper à 8 heures du soir. Conversation amicale avec les magistrats municipaux. « Chansons civiques » des accusés. Toutefois Germain n'oublie pas de noter que « si, à Chartres comme ailleurs, la masse des citoyens est essentiellement bonne, aime la République et exècre la tyrannie », Chartres possède comme Paris ses « mirliflors », ses « incroyables », et qu'en traversant la ville, les prévenus eurent à essuyer quelques lazzis, quelques plaisanteries de leur part. Ce qui, au surplus, ne troubla nullement la gaieté de Babeuf et de ses compagnons et n'interrompit pas leurs chants.

Notre narrateur dénonce en même temps la duplicité du sieur Pesnant qui, assagi par sa mésaventure de Rambouillet, cherche à faire oublier ses vexations, mais n'oublie pas en même temps, à l'approche d'une ville ou d'un village, de s'élancer en avant pour influencer les curieux, les documenter à sa manière, et les indisposer contre les « conspirateurs ».

Départ de Chartres à la pointe du jour : « Rien de particulier, ni d'intéressant jusqu'à la couchée. Ce fut à Châteaudun, dans la gothique habitation du très-noble duc de Luynes.

« L'administration municipale de Châteaudun nous prodigue ses soins avec une affabilité remarquable.

Pesnant tente de se montrer aimable. Mais il le fait maladroitement : « Chassez le naturel, il revient au galop ».

Le peuple manifeste peu de curiosité. « Il travaillait dans ses boutiques. Quelques dames de haute-volée, frisées en victimes, avaient obtenu le privilège insigne de nous voir tout à loisir à travers les créneaux ruinés du château ».

\*  
\*\*

Le lendemain, descente à Pezou, où le convoi arrive après six heures de marche. Malgré toute la bonne volonté du citoyen Saint-Victor, le dîner fut très mauvais ! « Nous nous en consolâmes facilement, nous nous en dédommageâmes en chantant beaucoup. Plusieurs miliciens de l'escorte désirèrent avoir des copies de nos chansons. Nous mîmes tous la main à l'œuvre, et en moins d'une heure ils en reçurent un cahier volumineux dont ils se donnèrent le joyeux régal de Pezou à Vendôme ».

Germain note que ces braves militaires n'avaient rien trouvé à Pezou ni pour eux-mêmes, ni pour leurs chevaux ; et il reproche vivement aux agents du Directoire d'avoir prévenu l'esprit public contre les accusés, et en même temps d'avoir manqué de prévoyance.

Le convoi a repris sa marche, et il n'est plus qu'à une demi-lieue de Vendôme, c'est-à-dire du côté de Nioche ou de Bel-Air. « Le sieur Pesnant commande une halte. Il range ses troupes, il jette des voltigeurs de droite et de gauche pour battre l'estrade et s'assurer que l'ennemi n'est pas embusqué. Il lance aussi des éclaireurs, se précautionne de flanqueurs, forme son avant-garde, établit entre elle et le corps de troupe des points de contact, place ses arrière-gardes et dispose ses auxiliaires, ses renforts. Tel dans les champs d'Ivry,

présent à tous les postes de sa fidèle armée, se précipitant d'une aile à l'autre, de la tête à la queue, le grand, l'infatigable Henry déjoue les redoutables Ligueurs et neutralise leurs furieux hurlements.

« Nous arrivons à Vendôme. C'était le 15 Fructidor. Nous y arrivons sans coup férir, effet miraculeux des très-sages et très-menaçantes dispositions.

« Le spectacle n'était pas nouveau pour le peuple vendômois. L'avant-veille, il s'en était pleinement repu, aussi son concours ne fut-il pas très nombreux. Ce qui répugne au cœur fatigue aussi la vue ».

\*  
\*\*

Les accusés sont donc arrivés dans notre ville, et les voici dans leur prison, c'est-à-dire dans les locaux même de l'abbaye de Vendôme où nous nous trouvons en ce moment (1).

Depuis plus d'un siècle et demi, l'abbaye a subi des transformations importantes. Et le quartier Rochambeau lui-même, qui en a occupé une partie considérable, s'en trouve grandement modifié. De sorte qu'il nous est assez difficile de préciser l'emplacement des locaux qui servirent de prison à Babeuf et à ses compagnons. Gustave Bonhoure nous apprend que le réfectoire des Bénédictins, qui ensuite devait constituer les écuries de la caserne, servait de salle publique au club révolutionnaire de Vendôme et que c'est ce bâtiment qui fut choisi pour recevoir la Haute-Cour, avec Babeuf et ses co-accusés. En tout état de cause, il est hors de doute que nous sommes ici à très peu de distance de cette prison historique !

Germain en donne la description suivante :

« Nous sommes placés dans un corridor, flanqué de cages étroites, vrais cabanons humides, infects, sans courant d'air. Nous nous plaignons : *On veut donc nous étouffer, nous assassiner ? — Il faut prendre patience, citoyens, nous dit-on, on travaille à la confec-*

---

(1) Rappelons que cette causerie a été faite au rez-de-chaussée de l'ancien quartier Rochambeau, dans la pièce devenue le Foyer de la Croix-Rouge.

*tion d'un local plus salubre. Au reste, c'est l'architecte du Gouvernement qui vous a logés de la sorte ».*

Et voici en quels termes Charles Germain évoque les rapports des accusés avec l'administration municipale de Vendôme :

« L'Administration était environnée d'une foule d'agents de notre accusateur, entres autres ce fameux Grandpré qui indiquait, tout bas, les noms, prénoms des accusés et tout ce qu'il avait plu aux hommes qui le soldent de ressasser de calomnies. Nous pourrions nous étendre largement sur quelques-uns de ces agents, fléaux de la société, êtres immoraux, pervers, qu'on a toujours vus servir bassement le plus fort et opprimer sans pudeur le plus faible. Vils esclaves, odieux mercenaires, leurs âmes sont de boue, les enveloppes en sont de fer aigü et rouillé. Ils ont suivi la Révolution comme le requin escorte un navire pour s'engraisser d'immondices et de cadavres ».

Le Président de l'Administration municipale nous annonce *qu'il n'y a point de communication avec l'extérieur, que toutes nos lettres, même celles pour nos co-accusés arrivés le 13 et qui sont séparés de nous, seront non seulement ouvertes et scrutées par l'administration municipale, mais que l'original en sera retenu et qu'on n'expédiera à leur adresse que de simples copies* (1). Il daigne nous détailler avec emphase quel sera notre régime : il est en entier extrait du code des ménageries. Seulement, pour le différencier, le texte en est parsemé des mots de Justice et d'Humanité.

\*\*

« Nous désirions avant que les fatals verrous nous séquestrassent de la communion des vivants, voir le sieur Pesnant et le remercier de sa conduite. Sans doute le débonnaire conducteur eut la modestie de se soustraire à l'expression de notre gratitude : cette satisfaction nous fut refusée.

« Le citoyen Saint-Victor nous embrasse. Des larmes

---

(1) Ceci nous explique sans doute le fait que c'est une copie du manuscrit de Germain que nous avons entre les mains.

d'attendrissement et de regret coulent sur les rides vénérables dont son visage est sillonné.

« Les guichets se referment avec soin... Nous voilà morts à nos Parents, à nos amis, à nos concitoyens ».

Signé : Ch. GERMAIN.

\*  
\*\*

Nous avons reproduit ou résumé fidèlement, en toute objectivité, la narration du Lieutenant Germain, et nous n'y ajouterons que peu d'observations.

Ce récit fournit évidemment à l'accusé une occasion, qu'il n'a pas laissé échapper, d'affirmer la ferveur de ses convictions et d'exprimer son mépris à ses accusateurs. Nous retrouvons ainsi d'une façon expressive, très vivante et très colorée, l'atmosphère de ce célèbre procès.

L'étude de M. Gustave Bonhoure a évoqué un texte de Babeuf qui ne s'accorde guère avec le récit de Germain. Il s'agit d'un billet que le chef de la conspiration avait adressé à sa femme peu de temps après son arrivée à Vendôme. « *Nous avons été passablement pendant la route, disait-il. Nous n'avons couché qu'une seule nuit en route, à Rambouillet. Nous n'avons rien dépensé du nôtre, et nous avons été partout bien traités. Nous le sommes également ici* ».

Il est à présumer que Babeuf voulait surtout tranquilliser son épouse, puisque c'est seulement à partir de Maintenon qu'il n'y a pas eu d'incidents. A noter d'autre part que le voyage dura plus de trois jours et qu'en réalité les accusés « couchèrent en route » non seulement à Rambouillet, mais aussi à Chartres et à Châteaudun.

Par ailleurs, nous avons déjà indiqué que Babeuf et Germain n'avaient pas la même conception de leur défense. Sur le fond, ils étaient bien d'accord, et certes aucun d'entre eux ne tentait d'éluder ses responsabilités. Mais leurs tempéraments étaient assez différents. Babeuf a laissé le souvenir d'un dialecticien, au langage austère et froid, quelquefois terrible ; alors que Ger-



main, jeune et Méridional, parlait et discutait avec impétuosité et exubérance. Il paraît certain qu'emporté par son ardeur, le fougueux polémiste n'hésitait pas, dans son style aussi bien que dans son langage, à donner de l'importance aux moindres détails et à noircir les traits sous lesquels il présentait ses adversaires. Sa sincérité était certainement absolue, mais nous pouvons dire que sa dialectique était peut-être entachée d'une certaine exagération.

Je remarque par exemple qu'il a protesté contre le fait qu'au cours du voyage, à Maintenon, interdiction fut faite aux épouses des détenus, qui avaient suivi ou précédé le convoi, de communiquer avec leurs maris. « *Est-ce de la justice ou de l'arbitraire* » demande-t-il ? et il sollicite l'avis du « lecteur impartial ». A distance, il est peut-être difficile d'apprécier. Mais on est tenté de répondre à une telle question que l'action de la justice exige quelques garanties et que ce n'était peut-être pas manquer d'humanité que d'inviter les familles à attendre l'arrivée à Vendôme pour correspondre avec les accusés.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que, dans ce curieux procès, les principaux accusés rivalisaient de courage civique. On sait qu'en définitive, après de très longs débats, Babeuf et Darthé furent condamnés à la peine de mort ; et que cinq accusés, Germain étant de ceux-là, furent condamnés à la déportation ; tous les autres, et en particulier toutes les femmes, ayant été acquittés.

\*\*

Nous ne possédons pas, malheureusement, le recueil composé hâtivement à Pezou, des chants qui furent remis par les Babouvistes aux soldats de l'escorte. Mais le manuscrit de Germain nous donne, avec sa notation musicale, l'*Hymne des Prisonniers du château du Tauréau, par Goujon, l'un d'eux*. Il s'agit du texte publié par Gustave Bonhoure sous le titre d'*Hymne des détenus*. Il existait cinq strophes, et Bonhoure a pu en retrouver quatre. Notre manuscrit ne donne que les paroles du premier couplet, mais en nous apportant la

musique, il comble une lacune, et nous en sommes très heureux.,

Nous sommes également en mesure de préciser que le texte reproduit par Germain s'accorde, pour un point controversé que nous signale M. Bonhoure, avec la version de M. Louis Neilz.

Voici, au surplus, les paroles que nous donne le manuscrit :

Dieu protecteur de la Justice  
C'est nous qui sommes dans les fers,  
C'est nous que des hommes pervers  
Osent menacer du supplice.  
De la vertu fais que nos cœurs  
Conservent la sainte énergie  
Aggrandis-nous dans nos malheurs.  
Nous les souffrons pour la Patrie.  
Triomphe, ô Liberté, frappe tous les tyrans  
Et de leurs noirs forfaits, affranchis nos Enfants.  
(bis).

\*\*

Notre manuscrit comporte également la musique de *l'Hymne à l'Indépendance*. Malheureusement, les paroles sont incomplètes, soit que Germain n'ait pas terminé son travail, soit que la tâche du copiste ait été inachevée. Ce texte que nous avons entre les mains est le suivant :

Chantons, chantons avec courage :  
Vive, vive l'Egalité !  
Chassons, chassons partout l'esclavage.  
Vive, vive la Liberté !  
La Nature infiniment sage  
Nous anime des mêmes feux.  
Bonheur, Justice, Amour ouvrage  
Tout devait...



Le texte s'arrête au huitième vers, mais la notation musicale va au-delà et paraît complète.

J'espère que nous pourrons fixer ces souvenirs et reproduire un jour la musique qui, il y a un siècle, n'avait pas été oubliée à Vendôme. Notre Bulletin de 1908 nous apprend, en effet, qu'une de nos compatriotes portant un nom respecté, Madame Dessaignes, chantait souvent *l'Hymne des détenus*, ceci jusqu'à sa mort, survenue en 1870.

\*\*

Je dois noter encore, pour terminer, qu'on retrouve à chaque instant dans le texte de Germain la formation militaire qui était la sienne, et que l'ironie qui caractérise sa dialectique et dans laquelle il excelle, s'exerce souvent en empruntant les images, les souvenirs et la terminologie militaires. Nous sommes en l'an IV de la République, et le fougueux Lieutenant paraît bien être de ceux qui ont fait partie des glorieux soldats de l'an II, célébrés par le poète, leurs exploits étant sans cesse présents à son esprit.

Il importe aussi de souligner l'affection inaltérable qu'il témoigne aux Gendarmes, aux Cavaliers et aux troupes d'escorte ; sa joie lorsque ces braves militaires marquent leur sympathie aux accusés ; son indulgence à leur égard et son souci d'exposer que, s'ils prêtent leur concours aux ministres du Directoire, c'est à leur corps défendant, et aussi parce que la propagande criminelle des usurpateurs (Je cite ses paroles) leur a caché la vérité.

Je ne saurais non plus passer sous silence le fait que, dans le répertoire varié des chants civiques qui, aux heures difficiles, exaltaient le courage des détenus et exprimaient leur attachement à la Révolution, figuraient en bonne place les vers célèbres de Rouget de l'Isle, *le Chant de Guerre de l'Armée du Rhin*, qui était promis, comme nous le savons tous, à un prodigieux destin.

---

## Le Mobilier de la Trinité de Vendôme

### Sous le Premier Empire et la Restauration

par **J. - E. WEELEN**

---

Les archives modernes de la Sainte-Trinité de Vendôme ne sont pas très importantes ; néanmoins, un volume in-folio, dont les plats en carton, recouvert de papier moiré, sont munis de lanières de cuir, attire le regard parmi la collection des registres paroissiaux. Il porte sur le feuillet de garde un titre moderne de la main de M. le chanoine Gabriel Plat qui fut, au début de sa carrière, vicaire à la Trinité : *Inventaire et Description de l'Eglise faits en 1814 par l'abbé Gaignot, vicaire* (1).

L'historien de la Trinité, à sa manière brève et directe, nous invite, par cette note liminaire, à ne considérer que le manuscrit primitif. Nous avons suivi son conseil en bornant notre objet au mobilier de l'église sous le Premier Empire. Il faut dire, cependant, que la

---

(1) Grâce, à l'obligeance de M. l'abbé Delort, alors archiprêtre de la Sainte-Trinité et membre de notre Société, nous avons pu classer les documents historiques de la cure et étudier cet Inventaire manuscrit. Le volume est formé de 130 feuillets numérotés de papier filigrané, auxquels est adjoint, entre les feuillets 109 et 110, l'acte de reconnaissance des reliques des saints Arnoult et Béat par les évêques de Blois et de Soissons, et leur dépôt, le 10 Mai 1828, dans une « même châsse de bois doré » offerte par Dominique Morin, ancien curé de Villerable et prêtre habitué de la Trinité : Cf : notre communication : *Dominique Morin, curé de Villerable et aumônier du Collège de Vendôme*, dans le Bulletin de la S. A. du V. année 1950.

rédaction de l'abbé Gaignot a été augmentée, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, par deux sources de renseignements, deux récolements dont l'analyse ne serait pas dépourvue d'intérêt. Il s'agit des récolements de 1832 et de 1839 qui poussent la description intérieure de la Trinité presque jusqu'à l'époque moderne. A travers les changements de mobilier on peut suivre les fluctuations de la mode qui passe du néo-classique au pseudo-gothique, pour aboutir aux transformations de l'abbé Caille, archiprêtre de la Trinité qui sont encore sous nos yeux : « Tout change, tout s'embellit dans son église, écrivait son biographe en 1882. Il construit la chapelle de la Compassion et rien n'émeut l'âme comme le groupe en pierre qui la décore, comme cette mère des douleurs qui tient sur ses genoux et arrose de ses larmes le corps de son divin fils (1). Il débarrasse le sanctuaire des faux ornements que le siècle dernier y avait accumulés, et l'enrichit ensuite d'un autel en marbre sculpté. Vis-à-vis du banc de fabrique, si élégant lui-même, se dresse une chaire dont l'aspect grandiose rappelle les chaires si renommées des vieilles cathédrales flamandes. Ce fut par elle qu'il termina son œuvre. Et quand, en 1872, le Congrès archéologique de France vint tenir ses assises dans notre ville, les travaux qui avaient été exécutés par l'abbé Caille furent examinés avec intérêt et reçurent de cette grande assemblée une entière approbation » (2). Sans regretter les « faux ornements » de la Trinité, condamnés par M. Caille, il paraît intéressant de les énumérer et de les décrire d'après l'inventaire du vicaire Gaignot. Ils forment un chapitre de l'histoire artistique de cette église (3).

---

(1) Ce groupe est un don de la reine Marie-Amélie. Il était naguère entouré d'angelots.

(2) *Notice* sur M. l'abbé Caille, archiprêtre, curé de la Trinité de Vendôme, par l'abbé L. B., Blois, imprimerie Lecesne, 1882.

(3) D'après une note de M. Le Roy Buffereau, membre de la fabrique, M. Gaignot qui fut par la suite curé de Villiers-sur-Loir, aurait rédigé cet inventaire au mois de décembre 1814. L'abbé Boulay qui lui succéda et devint curé de Sargé « a porté à chaque page les articles dont le fabrique a fait l'acquisition ou qui ont été donnés à l'église ».

*Nef* : Outre les deux célèbres bénitiers, toujours en place, la nef comprenait, à gauche, une chaire avec un ciel « surmonté d'une couronne royale » et « une renommée embouchant la trompette » ; à droite, un banc d'œuvre, précédé « d'une espèce d'autel en tombeau sculpté ». Ces deux meubles provenaient de l'église St-Martin de Vendôme.

Un peu au-dessus du transept, on remarquait, de chaque côté, les bancs fermés, en forme de chaises à porteur, de deux paroissiennes respectables et très âgées : Mesdames de Rochambeau, femme du maréchal décédé en 1807, et de Soisy : « *Entre la chapelle de la Vierge et la seconde porte des voûtes est établie une espèce de tribune vitrée par le devant et un côté, qu'avait fait faire Madame la Maréchale de Rochambeau, qui en payait le loyer à la fabrique ; et de l'autre côté, en face, entre la chapelle Saint-Eloy et la troisième porte des voûtes est une autre espèce de tribune, non vitrée, mais à trois panneaux mouvants l'un à la porte, l'autre aux côtés droit et gauche de la porte, les panneaux et vitraux de ces deux tribunes se haussent et s'abaissent comme les glaces des voitures. Cette seconde est louée à Madame de Soisy* ». Six cents chaises et treize bancs occupaient la nef, à la disposition des fidèles.

*Chœur* : Il était fermé par la grille actuelle. A l'intérieur et sur le pourtour se trouvaient « deux rangs de hautes et basses stalles », au nombre de seize stalles hautes et quatorze basses, se prolongeant du côté du sanctuaire par des bancs en demi-lune : « Ces bancs sont destinés pour les autorités ; à droite est celui de Messieurs les sous-préfet, maire et adjoints ; à gauche, celui des membres du Tribunal de première instance ». En 1814, la décoration de ces bancs n'était pas achevée : « Au dehors et dans le panneau du milieu du banc de la Mairie doivent être appliquées sculptées les armes de la ville ; à celui de la Justice, les attributs de cette magistrature » (1).

---

(1) Le curé Caille rétablit seulement en 1835 les anciennes stalles de l'abbatiale, achetées en 1791 par l'église de Lunay. Les stalles décrites par le vicaire Gaignot passèrent de la Trinité à l'église de Lunay.

*Sanctuaire* : L'élégante grille du sanctuaire, munie de portes à ses extrémités, « le devant un peu bombé », est à la même place. Par contre l'autel et son immense retable de style jésuite ont entièrement disparu : « *L'autel — entendons le retable — est d'une architecture gothique (sic) à deux étages de différents genres — entendons ordres. Il est bâti tout en pierre, revêtu par compartiment de plaques de marbre noir et rouge, ainsi que de huit grosses colonnes dont quatre noires et quatre rouges au premier étage, et aussi huit petites au second répondant aux premières.*

« *Le massif du premier étage offre au milieu un avant-corps de quatre colonnes, deux noires et deux rouges, entre lesquelles se trouve l'emplacement de l'autel. Au fond est en pierre l'encadrement du tableau ; des deux côtés de cette partie est une niche entre deux colonnes et terminée par un pilastre à petites plaques de marbre.*

« *Sur l'entablement régulier, trois niches avec des colonnes semblables mais plus petites remplissent le même espace qu'en bas, excepté que ce second étage forme trois parties horizontales séparées par ces niches qui laissent le vide entre elles et leurs têtes surmontées d'un vase rempli de fleurs et fruits aussi en pierre ».*

M. Gaignot constate que ce retable « a été maussadement peint en rouge », ce qui ne met pas son architecture en valeur : « Un beau blanc serait préférable, le marbre ressortirait davantage ». Au centre est le tableau d'autel dans sa baguette dorée, « représentant la Trinité par le Père Eternel, en haut ; le Fils recevant le Baptême par Saint Jean, et le Saint-Esprit descendant sur le Fils, en forme de colombe ». Dans la niche de droite est la statue en bois de la « Sainte Vierge gémissante » ; dans la niche de gauche, celle de marbre de Saint Jean-Baptiste. Au second étage, la niche centrale est vide ; à droite est la statue en pierre de Sainte Anne ; à gauche, celle en bois de Saint Lubin, évêque. Sous les deux niches inférieures sont percées deux portes qui communiquent avec le derrière de

l'autel ou « cul de lampe du chœur » (1). La décoration se complétait par « des pentes en soie ou en velours de la couleur du temps » et des châsses en bois doré.

*Cul de lampe du Maître-Autel* : Il s'étendait au revers du maître-autel, dans le rond-point. On y pénétrait par les deux petites portes ci-dessus indiquées dans le rétable. Là se trouvait, avant la Révolution, l'autel *de retro* et la châsse précieuse de Saint-Eutrope, sous l'inscription, encore lisible : *Sancte Eutropi ora pro nobis !*

Le vicaire Gaignot rapporte une tradition vraisemblable : « *Le cul-de-lampe formait autrefois une chapelle dite des infirmes parce que du temps de Messieurs les Bénédictins, les religieux âgés, malades ou valétudinaires y célébraient les Saints Mystères, aidés d'un ou de deux prêtres assistants. Cette chapelle était d'autant plus commode pour cet usage qu'elle ne reçoit le jour que d'en haut, et est close sur le mur d'appui d'un grillage de pierres dures sculptées formant barreaux, sept de chaque côté, et surmonté d'un entablement et d'un autre grillage en pierres tendres de dessins tous différents. L'autel en maçonnerie a été détruit comme inutile et la pierre d'une pièce forme l'autel de la chapelle Saint-Martin qui en manquait ; mais les décorations sont restées intactes ainsi que les grillages en pierre sculptées, d'un travail inappréciable où comme le pourtour du sanctuaire, la pierre est plus dure et plus polie que le marbre* ».

Sous cette description maladroite, on reconnaît la barrière du chœur que prolongeait le monument de la Sainte-Larme, dont l'abbé Gaignot fait seulement mention. Il ne l'avait pas connu.

*Chapelle de l'Adoration, au chevet du rond-point* : (Chapelle de la Vierge). Il semble que toute l'attention

---

(1) Le tableau d'autel, mal restauré, se trouve dans la chapelle du Sacré-Cœur. Les statues de la Vierge et de Saint Jean, d'une grande valeur artistique, ont été réemployées par M. le curé Caille dans la décoration de l'autel de la Compassion. Les huit grandes colonnes du rétable furent achetées en 1836, au moment de la démolition, par l'église d'Herbault. Le tombeau d'autel fut vendu à la fabrique de Saint-Valérien de Châteaudun, avant 1846. Il orne la chapelle de Toussaint.



du clergé se soit portée vers cette chapelle d'axe pour en faire quelque chose de luxueux, dans le goût de l'époque. On sent que le vicaire de la Trinité est fier de « cette superbe chapelle », fermée par une barrière haute que surmonte un couronnement en bois : *« Cette chapelle, rétablie, autrefois dédiée à l'adoration des Trois Rois Mages, fut concédée à la Confrérie du Saint-Sacrement, érigée en 1804, par Mgr Bernier, évêque d'Orléans. Monsieur Hersant, premier curé de cette paroisse, fit la cérémonie et récita les prières de la réception des confrères et consœurs, le premier jour de l'an 1805 ; et M. Gaignot, vicaire, nommé Directeur de cette confrérie, remit à chaque membre les lettres d'agrégation, après avoir lu à haute voix les statuts approuvés par Mgr Bernier qui voulut être protecteur de cette association. Ce fut alors que la chapelle prit le nom de l'Adoration ; et les confrères devant entretenir à leurs frais l'intérieur de la chapelle se plurent à la décorer et à l'enrichir, laissant à perpétuité à la dite chapelle tout ce qui y aurait été consacré. Messieurs de la fabrique de l'Eglise et surtout le trésorier, M. Bazin, se sont fait un honneur d'aider les confrères et ont contribué à sa décoration. Si la fabrique de la confrérie a fait l'acquisition de l'autel actuel, celle de l'Eglise a fait les frais de son emplacement et embellissement ».*

Regardons cet autel de plus près : « La masse d'autel est en marbre gris noir, les grosses moulures blanches, marbre d'Italie, ainsi que la croix à rayons au milieu, marbre jaune d'Italie : le tout en tombeau » supportant un tabernacle de « goût antique » à trois étages et à colonnes, « le dôme sculpté en écailles de poisson » (1).

Un tableau, la résurrection du Christ, surmontait l'autel, cachant le remplage du vitrail jusqu'aux écoinçons, alors garnis, comme aujourd'hui, de vitres héraldiques : « On admire surtout en cette chapelle, le vitrage de la fenêtre du fond aux armes de France et de Vendôme, en verres de couleur ». L'admiration de M. Gaignot,

---

(1) Le tombeau d'autel qui se trouve, actuellement, dans la première travée du cloître, correspond exactement à cette description.

pour ce vitrail assez modeste, alors qu'il passe sous silence les grandes vitres du Moyen-Age et de la Renaissance, prouverait qu'il était une nouveauté en 1814 et laisserait croire qu'il fut placé pour célébrer la restauration de la monarchie (1).

De chaque côté de l'autel, deux châsses provenant de l'ancien hospice, deux grandes tapisseries de l'*Histoire de la Sainte-Larme*, deux tapisseries à personnages, complétaient la décoration de cette chapelle : « *L'Eglise de la Trinité, note l'infatigable vicaire, était en possession d'un certain nombre de tapisseries de haute lisse, et à personnages ; mais l'humidité dont elle est imprégnée en a détruit une partie qui tombait par lambeaux ; on doit regretter surtout celles qui avaient rapport à la Sainte-Larme, et sur lesquelles la série de cette histoire était rapportée. On a jugé à propos de serrer le peu qu'il en reste pour le faire servir à la décoration de la chapelle de l'Adoration pour le Jeudi-Saint où se fait le sépulcre* ».

A droite et à gauche de la chapelle d'axe, deux chapelles dédiées, du côté de l'Épître, à Saint Pierre et à Saint Vincent ; du côté de l'Évangile à Saint Martin et à Sainte Opportune.

*Chapelle de Saint-Pierre* : Elle ne communiquait pas, comme aujourd'hui, avec le jardin du presbytère, la porte ayant été percée par M. Caille en 1867. Une barrière à « barreaux plats » fermait cette chapelle sur le pourtour du chœur. L'autel en bois peint en gris s'ornait d'un Saint-Esprit dans sa gloire. Un tabernacle fermant à clef servait « pour la relique de la Vraie Croix ». Le tableau d'autel représentait Saint-Pierre-aux-liens ; il est toujours visible. La statue de Saint Pierre, en bois, que nous avons fait décaper et placer sur un autel neuf est postérieure à ce premier aménagement. (2).

---

(1) Il serait souhaitable que dans la remise en place des vitraux de cette chapelle, les blasons décrits par l'Inventaire de 1814 soient conservés.

(2) Voir dans le bulletin précédent, Jean Dutacq : *Autour d'une statue de Saint Pierre*.



*Chapelle de Saint-Vincent* : La chapelle de Saint-Vincent ou de Saint-Bienheureé était fermée par une « grande barrière » aux barreaux tournés. L'autel et son rétable qu'il est inutile de décrire, datait de la Renaissance. Les trois niches du rétable abritaient les saints vendômois : Saint Bienheureé, monté sur son dragon ; Saint Vincent, patron des vignerons : « Il est représenté, nous dit l'*Inventaire*, habillé en diacre, mais tenant de la main droite une serpette ». Indication utile puisque cette main est brisée. La troisième niche était occupée par la statue de Saint Gilles, abbé, avec sa crosse. Là, devaient se réunir les bâtons de confrérie qui, en 1814, n'étaient pas tous confectionnés : le bâton de Saint Bienheureé, le bâton de Saint Vincent, le bâton de la ci-devant paroisse de Sainte-Anne, enfin, le bâton de Saint Eloy, qui participaient aux processions de la Fête-Dieu et des Corps-Saints. En temps habituel, on les conservait chez ceux des paroissiens qui en avaient eu l'adjudication, le jour de la fête du saint.

*Chapelle de Saint-Martin* : Sur la « masse d'autel en pierres » enrobée d'un « autel en bois peint » était posé « un tabernacle monstrueux — le mot est de l'*Inventaire* — venant du château ». Peu de temps après le départ de l'abbé Gaignot, cette chapelle fut attribuée à Saint Michel et « dédiée au duc de Bordeaux ». La duchesse de Berry aurait accepté cette dédicace en visitant l'église en 1828. Un tableau, représentant Saint Michel fut placé au-dessus de l'autel. Il est encore dans cette chapelle. Plus tard, après la destruction de l'église Saint-Martin, on rendit à « l'apôtre des Gaules » son droit d'occupant. Une statue de plâtre et une toile peinte, simulant une tapisserie, furent les pauvres ornements de ce lieu martinien jusqu'à la rénovation entreprise par M. l'Archiprêtre Pierre Delort et la mise en place, par nos soins, d'un groupe en bois polychrome, de la meilleure facture. (1).

*Chapelle de Sainte-Opportune*. C'était, avant la Révolution, proche du monument de la Sainte-Larme, la

---

(1) Voir dans le bulletin de 1951, Jean Dutacq : *Sur une statue de Saint Martin*.

chapelle de Sainte-Madeleine, sœur de Lazare ; c'est, actuellement, la chapelle du Sacré-Cœur. (1). En 1814, la chapelle de Sainte-Opportune, vierge et abbesse à Montreuil, dans la vallée d'Auge (fête le 22 avril) et patronne de la ville de Vendôme, était fermée par une barrière semblable à celle de Saint-Bienheure. L'autel en pierre, « à trois petites niches, celle du milieu carrée long » datait de la Renaissance. Dans les deux niches hautes, « une statue en bois représentant la Sainte Vierge à son prie-Dieu, lors de l'Annonciation » et « une statue en terre cuite avec un petit agneau en bois, représentant Saint Jean-Baptiste ».

Dans la niche carrée, l'abbé Gaignot avait voulu laisser une marque de son passage à la Trinité. Il écrit : « Dans la niche du milieu est un support en bois peint, portant la châsse de Sainte-Opportune. Cette châsse en bois tout doré à la colle est surmontée de trois croix également dorées. Messieurs Gaignot et Millet, vicaires, en font hommage à l'Eglise de la Trinité, en l'honneur de cette patronne de la ville ». (2).

Les bras du transept, tout comme aujourd'hui, étaient convertis en chapelle. A droite, la chapelle de la Vierge et, à gauche, la chapelle de Saint-Eloy.

*Chapelle de la Sainte-Vierge* : C'est notre chapelle de Saint-Joseph et des autres statues de saints qui l'encombrent. Il s'y trouve, dit l'abbé Gaignot, « un autel totalement en pierre de sculpture gothique » pourvu d'une statue « de Vierge en terre cuite représentant une femme les bras étendus foulant aux pieds

---

(1) Il y aurait intérêt à grouper, dans cette chapelle, les tableaux et les vitraux relatifs au culte de Sainte Madeleine, toujours très vif à Vendôme.

(2) Les Petits Bollandistes, au sujet de Sainte Opportune, signalent : « Quelques-unes des reliques de la Sainte sont encore aujourd'hui à Vendôme, dans l'église de la Trinité ». Avant la Révolution, les grandes reliques de Sainte Opportune étaient contenues dans un reliquaire d'argent, pesant 52 marcs, exécuté en 1644 et fondu à Orléans en 1794.

A l'entrée de l'église (bas-côté sud), le visiteur est encore accueilli par un tableau représentant la patronne de Vendôme « Sainte Opportune couchée sur une natte » ; le second tableau est « Saint Benoît, abbé » et le troisième, « Saint Placide, abbé ».

un serpent ». (1). Cet autel démoli en 1834 — c'est le premier coup de pioche du curé Caille — devait ressembler à ceux qui subsistent dans la carole, puisqu'une ardoise trouvée dans le massif portait la date de 1544. Il aurait été l'œuvre de l'abbé Antoine Sauquin, restaurateur de ce croisillon.

*Chapelle de Saint-Eloy* : Sur le papier, cette chapelle était réservée à la confrérie de Saint-Eloy en formation, car sa description est laissée en blanc, dans l'*Inventaire*. Une note du récolement de 1832 précisera : « En 1812, les habitants de la ville de Vendôme, dont les serruriers ont toujours Saint Eloy pour patron, avaient obtenu la concession de cette chapelle pendant vingt ans, à la charge de la faire clore d'une grille en bois peint, de la faire blanchir, réparer et orner, d'y établir au fond et à l'aspect du nord, un autel décent et enfin de la garnir des meubles et ustensiles nécessaires pour sa décoration ».

Les confrères de Saint-Eloy ont-ils failli à leur tâche ? On pourrait le supposer en constatant que le mobilier de cette chapelle se rattache entièrement au culte de la Compassion de la Vierge et aux Ames du Purgatoire d'après un programme lancé en France par la reine Marie-Amélie de Bourbon, femme de Louis-Philippe et exécuté à la Trinité de Vendôme, dit-on, sous son patronage. On peut aussi penser que le grand tableau qui provient de l'ancien Calvaire et que M. Gaignot, dans le chapitre récapitulatif des tableaux nomme sous la cote n° 1 : « un superbe tableau représentant une descente de croix, 12 pieds de hauteur » était fixé à la place qu'il occupe dans ce croisillon. (2).

---

(1) S'agirait-il de la statue de la chapelle d'axe, récemment déposée et que l'on peut voir dans le pourtour du chœur ? On serait, alors, en présence d'une Vierge, en terre cuite, du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont le mérite est certain. On doit pouvoir la reclasser quelque part dans l'église où ses annexes, afin de satisfaire aux exigences de l'art et de la dévotion des fidèles.

(2) Au chapitre des tableaux épars dans l'église, il faudrait encore mentionner *la Cène* « assez bien peinte » (chapelle Saint-Martin) et la *Vision de Saint Dominique*, dans son superbe cadre d'époque (chapelle d'axe) ; une *Sainte Magdeleine couchée dans le désert* et une *Sainte Famille* que nous n'identifions plus.

Deux petites chapelles, construites en hors-d'œuvre, sur le bas-côté nord, la chapelle de Saint-Jean, et la chapelle des Fonts, retiendront, pour finir, notre attention.

*Chapelle de Saint-Jean l'Evangeliste* : La première, appuyée au croisillon, contient l'enfeu de l'Abbé Jean de Buffa, décédé en 1342 ; elle prit le nom de son saint patron : Jean-Baptiste, dit l'abbé Plat, dans sa monographie de la Trinité ; Jean l'Evangeliste, dit l'abbé Gaignot, dans son *Inventaire*. En 1814, le souvenir de l'abbé Jean de Buffa qui éleva la croisée du transept et « y construisit la voûte la plus haute de l'Eglise » était bien oublié. La chapelle est dédiée, de nos jours, à Notre-Dame de Bon-Secours.

L'autel était à pilastres, surmonté d'une niche vide : « La niche attend le patron » dit familièrement, le vicaire de la Trinité. Cet autel était semblable à celui de la chapelle des Fonts « dont il faisait le pendant ». Le tableau d'autel représentait « Notre-Dame de Pitié avec cet apôtre Evangeliste ». On le retrouve dans la chapelle de la Compassion vis-à-vis de la Descente de Croix.

*Chapelle des Fonts-Baptismaux* : D'après l'abbé Plat, cette chapelle aurait été bâtie en 1546 ; elle abrite la pierre tombale d'Octavien Galloys, « en son vivant cellerier de céans », décédé cette année-là.

L'autel à pilastres, dont le massif est en pierre, comporte une niche : « Dans la niche est une statue en terre cuite de la Sainte Vierge tenant sur bras l'Enfant-Jésus ». Le tableau représente « Moïse frappant le rocher et des Israélites puisant de l'eau ». Le petit tabernacle renferme les Saintes-Huiles dans un vase d'étain. Les fonts, « en pierre dure à deux cases », utilisaient-ils le pied en marbre de la Renaissance que nous admirons ? Il est impossible de l'affirmer.

Notre visite s'achève sur cette évocation du baptême chrétien. Elle permet d'imaginer l'aspect intérieur de la Trinité quand l'abbé Caille y fit son entrée. A ses yeux, ce

mobilier d'une autre époque était condamné. Les progrès de l'archéologie, le goût du gothique qui allait sévir dans l'art religieux français pendant près d'un siècle, l'autorisaient à concevoir un ensemble plus en harmonie, pensait-il, avec le style du monument. En quelques années, il supprima, tout ce que l'abbé Gaignot décrivait complaisamment dans son *Inventaire*, tout ce que, avec le recul du temps et l'évolution de la mode en matière d'art, nous considérons avec une certaine indulgence.

---



## SUR UN CHAPITEAU DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ



La planche ci-dessus a paru au *Bulletin de la Société des Antiquaires de France* de 1943-1944, et la reproduction en est due à l'obligeance de cette savante Compagnie. Elle se réfère à une très intéressante communication présentée devant cette Société, le 5 Avril 1944, par l'érudit archéologue qu'est M. Maurice Lotte (1).

(1) *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1943-1944, page 270.



L'auteur expose qu'à l'occasion de la réparation, en 1937, de la flèche en charpente de la croisée du transept de l'église de la Trinité, il fut amené à dégager l'extrados et les rejets de la voûte de tous les débris d'ardoises et de matériaux qui l'encombraient depuis longtemps.

« Ce dégagement amena la mise à jour de deux corbeaux inconnus, encastrés dans les deux murs, est et ouest, de la croisée du transept et soutenant la maîtresse poutre médiane de l'enrayure basse de la flèche. Ces deux corbeaux sont en pierre de Pontlevoy, de Thenay ou de La Chaussée-Saint-Victor, pierre très dure ne se prêtant pas à de très fines sculptures, et ils augmentent la portée de ladite poutre médiane à chacune de ses extrémités.

« Cette première constatation indique qu'il s'agit là de deux éléments provenant d'un édifice antérieur et réemployés. Le tailloir très peu épais qui les couronne, l'astragale circulaire visible à la base, la pierre qui est encastrée dans les murs et qui prend toute leur épaisseur indiquent que ce furent des chapiteaux de colonnes engagées. Il y a lieu de noter enfin qu'ils sont enrobés assez profondément dans l'extrados des fichus de la voûte. Ils ont donc été placés avant la construction de cette voûte, et celle-ci est postérieure à la charpente, autrement on aurait relevé ces chapiteaux d'un ou deux pieds au moment de la construction.

« Nous savons, par la très intéressante étude de M. le Chanoine Gabriel Plat, d'abord que la voûte de la croisée a été construite par Jean de Buffa, qui mourut en 1342, ce qui la date avec certitude du deuxième quart du XIV<sup>e</sup> siècle, et que la charpente de la flèche est également du XIV<sup>e</sup> siècle.

« Il est donc possible d'émettre deux hypothèses. D'après la première, les travaux, qui furent particulièrement longs, auraient été conduits de la façon suivante : emploi comme corbeaux de deux chapiteaux provenant d'un édifice antérieur ; édification au XIV<sup>e</sup> siècle, de la charpente de la flèche, dont l'enrayure basse est portée par les murs élevés sur les arcs doubleaux et fait corps avec eux ; et presque aussitôt, construction de la voûte de la croisée qu'on décide alors seulement d'élever « la plus haute de l'église », ce qui expliquerait l'enrobage dans le corps des fichus de la voûte des corbeaux déjà placés et soutenant la charpente, également en place.

« Suivant la seconde hypothèse : Les corbeaux réemployés auraient supporté déjà une pièce maîtresse de la charpente qui a précédé celle du XIV<sup>e</sup> siècle, et l'église ancienne n'aurait pas été voûtée.

« C'est à notre avis ce qu'il faut croire et ce que semble confirmer l'examen des deux sculptures qui, par le style de leurs figures, la facture des cheveux et des plis des vêtements, doivent appartenir à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle ».

---

## UNE DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE A VILLEROMAIN

---

Une découverte intéressante nous a été signalée récemment.

En creusant les fondations d'un mur destiné à la construction d'un bâtiment, un propriétaire de Villeromain, M. Rétif, a mis à jour l'été dernier, en bordure du cimetière et à une profondeur de plus de deux mètres au-dessous du niveau du sol, une excavation ouvrant sur un boyau creusé dans le calcaire, boyau dont l'orifice, assez étroit, s'engage dans un sol rocailleux.

Ledit boyau s'élargit rapidement pour aboutir à une véritable galerie souterraine où il est possible de se tenir debout et qui se prolonge sous le cimetière à une distance de 30 mètres environ. Cette galerie comprend deux branches principales avec quelques élargissements et quelques branches secondaires, et elle s'étend sous le cimetière jusqu'à la hauteur de l'abside de l'église paroissiale, la partie la plus remarquable étant orientée à gauche.

Informée de cette découverte, la *Société archéologique* a organisé deux visites successives de ce souterrain, la première faite par M. le Chanoine Gaulandau, M. Guiard et le signataire de ces lignes ; et la seconde par M. Georges Denizot, Professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier. Ces deux explorations étant dirigées par M. Robert Cochet, Maire de Villeromain, et par son fils M. André Cochet.

Ces recherches ont permis de découvrir divers fragments de poteries anciennes, ainsi que plusieurs morceaux de faïences ornés d'une fleur de lys ne remontant vraisemblablement qu'à deux ou trois siècles. On a trouvé aussi quelques éléments de terre cuite de date incertaine qui, à première vue, paraissent fort anciens, certains fragments noircis sous l'action du feu correspondant au col d'une amphore. On a cru identifier en même temps de petits morceaux de braise ou de charbon ; ce qui conduit à penser qu'on se trouve peut-être en présence d'un ou de plusieurs vases à encens.

On a trouvé également plusieurs ossements humains dispersés sur divers points, lesdits ossements provenant sans doute du cimetière. A noter que certains de ces ossements étaient enfouis dans une terre brune qui n'a rien de commun avec le calcaire de Beauce, mais



qui peut s'expliquer par des infiltrations. A signaler encore divers éléments de pierre ou de minerai vitreux qu'il a été possible d'extraire avec précaution du sol calcaire au fond du couloir le plus important, et qu'il est difficile de définir exactement. Il convient d'autre part de noter l'existence d'un assez grand nombre de logettes ou de niches creusées dans les parois latérales des galeries et ayant apparemment été utilisées pour y installer des lumignons ou des feux, la pierre avoisinante se trouvant noircie.

Une série d'hypothèses ont été formulées, afin de déterminer le caractère exact de ce souterrain. La plus vraisemblable s'appuie sur une étude de M. H. de la Vallière intitulée : « *Les galeries souterraines des Carnutes dans la Gaule centrale* », étude présentée au Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences tenu à Blois en 1884 (1). Il résulte de cette communication que notre région possède un assez grand nombre de souterrains de ce genre qui, pendant longtemps, furent utilisés comme refuges et permirent aux habitants de la vaste plaine de la Beauce de se soustraire rapidement à un envahisseur subit et inattendu, ou bien à un impitoyable vainqueur et persécuteur comme le fut César pour les Carnutes nos pères.

R. F.

---

(1) Ce document nous a été communiqué par M. Georges Denizot.

# Le Chevalier de Borthon

*Officier de la Grande Armée*

*D'après ses lettres à sa sœur Anne, à Sargé-sur-Braye.*

— J. ARNOULD —

Il y avait, aux premiers jours de la Révolution, au château du Fief-Corbin, alors paroisse de St-Cyr de Sargé, aujourd'hui commune de Sargé-sur-Braye, un petit garçon de six ou sept ans qui grandissait dans l'insouciance de cet âge, entouré de l'affection des siens !

Son grand-père, Claude-François de Borthon de l'Etang est « ancien procureur général au conseil supérieur du Cap Français, île et côte de Saint-Domingue ». Il y a épousé une créole, Elisabeth Moulineau. Il mourra au Fief-Corbin le 3 floréal an III.

Son père, Marie-Joseph-François de Borthon, chevalier, seigneur de l'Etang est marié à Mademoiselle Antoinette Brunot de Beyre. Deux enfants sont nés, Anne, puis Pierre-François, notre héros.

Monsieur de Borthon — le père — achète le domaine du Fief-Corbin en 1788 aux héritiers de Elie Savatier, le fondateur des papeteries de Bessé-sur-Braye. Il fait immédiatement rebâtir le château qui nous apparaît aujourd'hui dans son architecture de 1790.

Malheureusement, Monsieur de Borthon décède en 1799 d'une pleurésie. Perte des propriétés coloniales de Saint-Domingue, frais de reconstruction du château, emprunts forcés révolutionnaires, diminution des revenus fonciers et Madame veuve de Borthon voit le domaine saisi en 1805 et vendu.

Monsieur du Vigneau, conseiller général du canton de Mondoubleau et Madame du Vigneau qui ont bien voulu s'intéresser à mes modestes recherches d'histoire locale et que je tiens à remercier ici m'ont permis de me pencher sur un pieux et combien précieux souvenir : une liasse de 73 lettres que le jeune enfant du

Fief-Corbin devenu officier adressa de 1806 à 1813 à sa sœur Anne demeurée à Sargé.

1806 ! Depuis trois ans dans l'armée, sous-lieutenant de 23 ans au 2<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Légère, en garnison à Paris, il y habite rue de la Planche, numéro 3.

Comme tous les jeunes gens, il est très occupé ; « depuis trois ans à peine aurais-je pu avoir le temps de t'écrire » note-t-il le 4 avril. Comme eux, il a des projets très arrêtés : « Je songe à m'établir. Je pourrai me retirer du service, si je me marie. Peut-être même irai-je vivre près de toi ». Il oublie seulement qu'il est sans fortune, qu'il a vingt ans et que l'Empereur revient d'Austerlitz. Rentrant en juin à Paris d'une permission passée à Sargé il envoie à sa sœur la nouvelle qui fixe sa destinée : « Camp de Meudon, 21 septembre 1806. 11 heures du soir. Le régiment part demain à trois heures du matin. Nous allons à journées forcées vers les frontières de la Prusse avec laquelle nous avons la guerre... »

C'est une promenade militaire. On est jeune, vigoureux, enthousiaste. « Aujourd'hui, ma bonne amie, — le 10 octobre 1806 — nous arrivons à Mayence à une heure du matin. Nous avons fait une marche continue et forcée de vingt-et-un jours. La beauté du temps, celle des pays que nous avons traversés l'ont rendue pour moi une promenade charmante. Cependant je m'éloignais de toi, et cette pensée venant souvent déchirer mon cœur, eut bientôt attristé le voyage, si je ne me fusse aussitôt rappelé que l'ennemi m'attendait sur la frontière ».

La confiance est totale ; nos conscrits vont retrouver la Grande Armée ; ils brûlent d'en être : « Je ne puis, ma bien-aimée, te donner des renseignements certains sur l'état actuel des choses. Rien ne transpire ; et les mouvements des troupes ainsi que les intentions de l'Empereur sont ensevelis dans le plus profond silence. Il est néanmoins probable que nous aurons une guerre très meurtrière. La Prusse, la Suède, le Danemark et la Pologne mettent ensemble 250.000 hommes sur pied : la Russie leur fournit aussi 80.000 hommes. Notre armée sera de 300.000 hommes choisis et nous aurons bientôt pulvérisé ces nouveaux ennemis. Une partie de nos corps d'armée ont déjà pris position au-delà du

Rhin ; ils envelopperont totalement la Prusse : avant quinze jours le bal s'ouvrira. Quant à nous, nous restons trois ou quatre jours ici, et nous formerons, avec d'autres régiments qui doivent arriver incessamment, le 8<sup>e</sup> corps d'armée, composé seulement de troupes légères et destiné à être avant garde de la Grande-Armée.

Ce 8<sup>e</sup> corps, Maréchal Mortier, n'est pas à Iéna. L'empereur lui a confié la mission de s'emparer des principautés d'Orange et de Hesse-Cassel. « Les troupes françaises, écrit le sous-lieutenant de voltigeurs le 4 novembre 1806, inspirent un tel effroi que n'étant encore que six mille hommes, nous avons traversé les deux principautés, désarmé totalement quarante mille hommes, et imposé de fortes contributions, sans tirer un seul coup de fusil ». — Le 10 novembre, les Français sont devant Hameln qui tombe en quelques jours, entrent à Hambourg, — « on n'osa nous en refuser l'entrée » — désarment à Schwerin les troupes du duc de Meklembourg et vont, guerroyant le long de la Baltique jusqu'à Anklan à la frontière de la Poméranie suédoise. Seule ombre au tableau ; en ce 17 décembre 1806, notre jeune officier se plaint du service de la poste aux armées... « maudit pays, de quelle jouissance tu me prives ! on écrit sans savoir comment on fera tenir ses lettres ; on attend une réponse sans savoir comment elle vous parviendra... » Et pendant que la Grande Armée lutte en Prusse Orientale dans les tourbillons de neige d'Eylau, le 2<sup>e</sup> Léger chasse les derniers Prussiens des îles de la Baltique. « Quel intervalle nous sépare, ma bonne amie et chaque jour il s'accroît encore ! Honneur et Patrie vous faites battre délicieusement mon cœur ; avec vous il s'abandonne aux plus flatteuses idées, aux plus douces impressions ; vous en bannissez la mélancolie, et le consolez de ce pénible éloignement. Je t'aime passionnément, ma sœur ; mais mon pays et la gloire sont mes idoles : si je suis loin de toi, je suis près de l'ennemi ; et l'homme, tu le sais, ne peut goûter tous les plaisirs à la fois... »

Il n'est plus question de s'établir, de revenir gérer quelques métairies à Sargé. La gloire est là... tout près ; sous le commandement du vieux Lefèvre, le 2<sup>e</sup> Léger passé au 10<sup>e</sup> corps, se déplace de Posen à Torn, à

Marienburg, à Osterode « où était Sa majesté l'Empereur ». Voilà l'important. Il est temps de se distinguer. Et de Dantzig, le sous-lieutenant écrit, le 1er juin 1807... « Le siège de Dantzig a duré deux mois et demi au bout desquels le brave général Kalkreutz a rendu la ville après la plus belle résistance. Le 26 mai, les portes ont été ouvertes aux Français.

Si tu lis le journal de l'Empire et que tu parcoures les détails du siège de Dantzig pendant les quinze premiers jours du mois de mai tu trouveras peut-être mon nom honorablement mentionné dans l'expédition qui a eu lieu pendant la nuit du 6 au 7. Trois fois, j'ai été saisi au col par les Russes et menacé de leurs bayonnettes : les deux premières fois, j'ai été arraché de leurs mains par mes braves soldats, et la dernière fois, m'étant trop avancé et me trouvant seul, je n'ai dû la vie qu'à moi-même. Nous étions trois officiers de choix ; un est mort au champ d'honneur. J'ai eu le bonheur de mériter dans cette action l'estime de mes chefs et de fixer par ma conduite l'attention de l'Empereur qui m'a sur le champ décoré de la croix de mérite. Ce n'est pas tout ; le ministre de la guerre ayant malgré les sollicitations du colonel refusé de me nommer lieutenant vu ma jeunesse et mon peu de service, j'ai été proposé de nouveau, et le colonel a eu la bonté d'appuyer cette demande par des notes infiniment avantageuses en y louant la conduite que j'avais tenue en cette affaire. J'espère que je recevrai bientôt mon brevet de lieutenant... »

Un mois passe. Il n'est plus question d'écrire. L'Empereur a Eylau à venger. Les Français, tranquilles sur leur gauche, reprennent l'offensive. Après une résistance acharnée dans leurs retranchements de Heilsberg, les Russes les abandonnent pour se porter au secours de Koenigsberg. Napoléon les suit, le long de l'Alle, les surprend au passage des ponts de Friedland et les jette dans la rivière, le 14 juin 1807. Koenigsberg, dernière forteresse prussienne capitule. Le 25 juin, les trois souverains se rencontrent pour la première fois à Tilsitt. Cette campagne de Pologne, nous allons la vivre par la plume d'un combattant authentique. Mais s'il y a dans la vie du soldat impérial une ou deux fois par

campagne une journée qui rachète tout : la bataille, nous sentirons de quel prix se paie la victoire.

Konigsberg, le 6 juillet 1807.

« Je m'empresse de t'écrire, ma bonne amie, pour tranquilliser ta tendresse inquiète : je vais entrer dans mille détails qui doivent tous être intéressants pour le cœur d'une sœur.

Le lendemain du jour où je t'écrivis ma dernière lettre le régiment partit pour Marienbourg où il devait camper jusqu'à nouvel ordre comme faisant partie du corps de réserve commandé par Monseigneur le maréchal Lannes. Dans notre première journée de marche, nous rencontrâmes sa majesté l'Empereur qui nous passa en revue. Le colonel eut la bonté de me présenter à lui comme un sujet distingué, et fit de ma conduite l'éloge le plus flatteur. Sa majesté, après une infinité de petites questions obligeantes me nomma lieutenant et me fit recevoir sur le champ. Nous arrivâmes le lendemain au camp de Marienbourg, où nous ne fûmes que trois jours. Nous passâmes là une nouvelle revue de l'empereur, puis nous reçûmes l'ordre de partir de suite pour rejoindre les avant-postes, qui, ayant été attaqués à l'improviste par les Russes en force bien supérieure, avaient été contraints de battre en retraite. Le grand duc Constantin, général en chef de l'armée russe, instruit du mouvement offensif de l'armée française, se retira pour prendre des positions plus avantageuses que celles qu'il occupait. Son avant-garde nous attendit à Lepten où nous arrivâmes le 8 juin à midi. Nous l'attaquâmes sur le champ et le forçâmes de se retirer précipitamment : nous lui mîmes beaucoup de monde hors de combat et lui fîmes deux bataillons prisonniers. Je commandais alors une compagnie de voltigeurs de 130 hommes, qui tirailla pendant quelques minutes.

L'avant-garde russe rejoignit la masse de l'armée au Heilzberg où elle avait un champ de bataille superbe, défendu par de nombreuses redoutes hérissées de bouches à feu. Nos premiers corps arrivèrent le 10 juin, à 4 heures du matin, en présence de l'ennemi, et l'atta-



que commença sur le champ. L'empereur qui, par des rapports fidèles, connaissait la position d'Heilzberg et la perte qu'on éprouverait en forçant l'ennemi de front dans ses redoutes, interrogea son heureux génie, qui lui suggéra des manœuvres dont la savante combinaison devra étonner à jamais la postérité. Il fit attaquer successivement, jusqu'au lendemain à une heure du matin, les batteries ennemies par des forces beaucoup trop inférieures pour pouvoir s'en emparer, avec ordre cependant d'avoir l'air de vouloir les enlever de vive force. Pendant ce temps, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps d'armée tournèrent la gauche de l'armée russe, et se dirigèrent à la hâte sur Königsberg dont ils s'emparèrent facilement. Il y firent beaucoup de prisonniers, y prirent les magasins de tous genres de l'armée russe, des drapeaux et une nombreuse artillerie. La nouvelle de cette prise jeta le duc Constantin dans la plus grande consternation, en le privant à la fois de toutes les ressources qu'il s'était ménagées dans cette ville et de sa retraite la plus sûre en cas de revers. Le maréchal Masséna de son côté, tournait la droite de l'armée russe, et marchait à grandes journées vers les frontières de la Pologne russe, pour ôter à l'ennemi tout moyen de retraite.

Cependant le grand duc se défendait comme un lion dans ses redoutes d'Heilsberg, enivré de joie et d'orgueil de voir échouer nos apparentes tentatives pour les enlever. C'est ainsi que dans la plus profonde sécurité et fier d'enchaîner nos efforts, il préparait lui-même sa défaite et sa honte ! il aperçut enfin le piège dans lequel il était déjà pris. La terreur et la rage remplacèrent dans son cœur le mouvement d'allégresse et d'orgueil qui le remplissaient auparavant.

Il se retira précipitamment, après une perte considérable. A cette action, je fus blessé au ventre d'un coup de feu : heureusement que la balle arrêtée par le ceinturon de mon sabre, perdit toute sa force, sans quoi le coup était mortel. La balle ne fit que dessiner son contour sur ma peau près du nombril et me tira quelques gouttes de sang. Elle me fit néanmoins beaucoup souffrir pendant vingt-quatre heures, par la forte contusion qu'elle produisit. Mon ventre enfla considérablement, et je faillis plusieurs fois me trouver mal. Il n'y paraît plus maintenant.



Après l'affaire d'Heilsberg nous poursuivîmes l'ennemi sans relâche, et nous l'atteignîmes dans les plaines de Fridelande. Là eu lieu la bataille immortelle du 14, où les Russes, malgré leurs efforts surprenants, furent complètement battus : l'empereur de Russie commandait en personne. Sa garde y fut cruellement abimée. Nos braves la poussèrent à la bayonnette et la mirent dans le plus grand désordre. Je reçus à cette affaire deux biscayens dans mon manteau. Les batailles du 10 et du 14 juin me mirent hors de combat la moitié de la compagnie que je commandais. Le régiment perdit dans la même proportion et sur 73 officiers, il y en eut 50 hors de combat.

L'ennemi perdit dès lors toute espérance et gagna à journées forcées le Memel, fleuve de l'autre côté duquel il se retrancha : battu, enveloppé, manquant de tout, Constantin demanda la paix à grands cris. Halte-là ! Je me repose.

Si tu savais combien l'armée a souffert ! pas une miette de pain, ne vivre que de cheval mi-cru et de viande aussi dégoûtante, coucher sur la terre humide et froide, marcher à journées forcées, se battre du matin jusqu'au soir, voilà les plaisirs que nous avons goûtés pendant vingt jours ! mais on travaille pour sa patrie et pour la gloire, et l'on oublie en pensant à elles, ce qu'elles font souffrir.

Les deux Empereurs et le roi de Prusse sont maintenant à Tilsit, petite ville sur le bord du Memel. Nous avons campé près de là huit jours, pendant les premières négociations, puis nous sommes venus camper à une demi-lieue de Königsberg, où nous sommes encore.

J'ai reçu une lettre de ma mère qui me peint, avec les expressions les plus touchantes, la joie que lui a fait éprouver la nouvelle de ma décoration.

Présente mes respects à tous tes bons amis. Adieu, ma tendre et bien aimée sœur ; je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. — De Borthon. Corps de réserve au camp de Königsberg.

« Si tu savais combien l'armée a souffert » : voilà bien la réalité douloureuse que cache l'image d'Epinal. L'armistice signé ne change rien. L'armée mange le pays : vainqueurs et occupés ne mènent plus qu'une existence de misère dans une contrée dévastée : ... « Le

pays où nous sommes — 20 octobre 1807 — après avoir été en proie à toutes les horreurs de la guerre, est accablé de maux plus terribles encore. Il y règne une fièvre épidémique qui déjà s'est immolé mille et mille victimes... le sous-lieutenant de ma compagnie est mort, sous mes yeux, d'une fièvre putride et nerveuse, après avoir éprouvé les plus horribles souffrances... Les bœufs aussi sont frappés d'une épizootie qui cause les ravages les plus effrayants. Cette malheureuse contrée est à jamais ruinée. Il semble que le ciel ait déployé tout son courroux sur ses infortunés habitants. Ils nous détestent bien aussi ; ils nous maudissent ; et cependant, nous sommes obligés de vivre parmi eux. Nous sommes déjà les artisans de tous leurs maux, et tous les jours nous les augmentons encore. Conçois-tu, mon amie, ce que je dois souffrir.

J'ai aux dents une espèce de scorbut qui ronge mes gencives et me fait craindre les suites. Je me suis aussi cruellement brûlé la main droite par un accident assez singulier. Dans mon logement, une botte de paille ayant, je ne sais comment pris feu tout à coup et étant sur le point d'embraser la maison, je la saisis précipitamment et la portai tout enflammée, au milieu de la cour où on jette de l'eau dessus. Ma main droite qui portait la botte et qui fut si bien atteinte est maintenant parfaitement guérie... »

L'Europe est aux pieds de l'Empereur. La Grande Armée, mission remplie, reflue vers l'ouest. C'est à Paris, le 10 février 1808 que le lieutenant de Borthon reprend la plume. On parle d'affaires de famille, des amis de Sargé, des petits faits de chaque jour. Et voici, sans transition le post-scriptum : « J'apprends à l'instant que nous partirons incessamment pour le Portugal... peut-être pourrais-je te voir en passant... »

Ce dernier espoir est déçu. Le 14 avril le trouve encore à Paris. Une querelle avec un autre officier de son corps lui a valu un mois d'arrêts de rigueur et la fièvre le cloue au lit un autre mois. Le 2<sup>e</sup> Léger est déjà à Pontivy. Désespéré, désargenté, il gagne à son tour le Morbihan. De Guéméné, le 9 mai, il déverse sur les Bretons son amertume « tout dans cette petite ville est à un prix exorbitant. Les habitants sales et dégoûtants comme les murs enfumés qui les renferment, ne pen-

sont uniquement qu'à l'intérêt : aussi, sommes-nous souvent obligés d'oublier le nôtre... »

Les affaires se gâtent dans la Péninsule. Fin juin 1808, « le régiment a quitté la Bretagne et a été entassé et conduit sur des voitures jusqu'à Bayonne : nous avons fait, en marchant jour et nuit par les plus cruelles fatigues deux cents lieues en dix jours. Demain, nous partons d'ici, et nous nous dirigeons sur Tolosa, en Espagne. Nous souffrirons sans doute beaucoup dans ce maudit pays révolté ; mais la gloire sait faire, des peines qu'elle cause, les plus doux plaisirs et j'ose compter sur elle... »

Notre lieutenant voit sa santé ébranlée durant des mois. Il écrit le 9 septembre 1808 de Vitoria : « ton tendre cœur gémit sans doute sur les souffrances physiques et morales qui accablent ton malheureux frère depuis un mois et demi, en proie à des fièvres dévorantes. Je n'offre plus à l'œil étonné qu'un squelette ambulante. J'ai pendant ce mois et demi, suivi constamment mon régiment. Mon courage m'a fait résister aux fatigues que nous ont causées nos marches pénibles, mais, mes forces sont entièrement épuisées... J'ai quitté, avec un mortel regret, ma compagnie, et je suis venu à Victoria (?) pour me faire traiter par un bon médecin. Mon régiment est à Mirando, à 8 lieues d'ici... » Le médecin en chef de l'armée a beau lui prodiguer ses soins, ainsi qu'un certain M. Dutrochet, son adjoint, dont la famille habite entre Blois et Vendôme « la fièvre quarte » à laquelle s'ajoute « une horrible dyssenterie » le dévore et fait craindre pour ses jours. Il entre en convalescence, rechute, suit encore 35 jours sa compagnie et c'est un médecin espagnol usant du « Quinquina » qui le tire d'affaire.

Le 1er janvier 1809, si la guérison n'est pas complète, le moral est revenu. De sa fièvre, il peut écrire : « Comment trouves-tu cette mutine-là ? Revenir sans cesse quoique toujours chassée, c'est le comble de l'impudence ! mais je lui ferai payer cher ; je veux la noyer dans le quinquina, si elle ose encore se faire sentir... » Il n'en reste pas moins marqué par cette rude vie : « J'ai de petits chagrins, mon aimable sœur ; ma maladie a fait tomber la moitié du peu de che-

veux qui me restaient et a bien gâté mes dents ; mais, au demeurant, je m'en moque, car je veux être un militaire, et non un freluquet, un petit-maître, un Damoiseau ».

Il a bien besoin de tout son courage et de sa santé, le fier lieutenant qui de 1808 à 1812 va vivre avec tant d'autres beaux soldats l'enfer d'Espagne : « Si tu es longtemps désormais sans recevoir de mes nouvelles, ma bien-aimée, n'en conçois point d'inquiétude et surtout ne me taxe point de négligence. Quand harassé de fatigue, je serai au bivouac, couché sur la glaise, dans la neige ou dans la boue, et occupée à faire brûler un morceau de mauvaise viande que la faim impatiente me contraindra de dévorer demi-cru, je n'aurai ni les moyens ni l'envie d'écrire ».

En 1808-1809, il est avec Soult à la poursuite des Anglais dans les provinces du Nord. « Nous avons beaucoup marché, écrit-il de Zamora le 10 juillet 1809, depuis que je suis à mon régiment et nous nous sommes battus souvent. Une balle est venue tout en sifflant me déchirer un peu le genou droit il y a à peu près un mois. Nous jouissons maintenant d'un peu de repos. « Tranquillité éphémère » : Quelques jours après le départ de mon petit journal de Zamora, le corps d'armée quitta ses cantonnements et marcha à grandes journées dans la direction de Plazencia, pour couper l'armée anglaise et espagnole qui s'était témérairement avancée jusque près de Madrid. Nous eûmes à supporter les plus cruelles privations, en traversant un pays que l'ennemi avait occupé longtemps et qu'il avait totalement épuisé. Toutes les villes et villages que nous rencontrâmes sur notre route étaient absolument déserts. Les habitants s'étaient réfugiés dans les bois, sur la crête des plus hautes montagnes et y avaient emporté ce qu'ils avaient de plus précieux, et principalement tout ce qui pouvait servir à alimenter l'armée. Nous restâmes vingt jours sans pain, marchant continuellement par les plus cruelle chaleurs, sans pouvoir seulement donner une heure au sommeil : on voyait à chaque instant des malheureux tomber de fatigue et d'inanition. Encore, si nous avions pu rencontrer l'ennemi et le frotter d'importance ! »

(A suivre).



